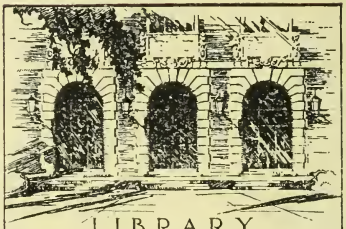
823
Su78wF
v.2



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

823
Su 78wF
v.2

Joan I. Puig.

UN HIVER
A LONDRES.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET.

UN HIVER
A LONDRES.

PAR T. S. SURR,

Auteur de SPLENDEUR ET SOUFFRANCE.

Traduit de l'anglais sur la huitième édition,

PAR MADAME DE ***

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

Chez PILLET, Imprimeur, rue Christine, n° 5;
HOUZÉ, Libraire, rue Jacob.

1810.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

http://www.archive.org/details/unhiverlondres02surr

823
Su78w-F
v. 2

UN HIVER A LONDRES.

CHAPITRE PREMIER.

Une Nouvelle.

EDWARD Montagu avoit su concilier tous les suffrages à Roseville-Park; ses talens et son caractère excitoient l'admiration et l'intérêt. Mais si l'un de ces cœurs bienveillans éprouvoit une admiration plus tendre, un intérêt plus vif, il en étoit un aussi que l'envie avoit tellement imprégné de son poison, qu'il repoussoit tous les témoignages d'attachement et de respect, et ne ressentoit qu'une injuste inimitié contre l'objet des louanges et de l'amour des autres.

Lady Emilie, dans la chaleur de ses remercîmens, n'avoit montré que le plus noble sentiment du cœur humain, la reconnoissance. Mais lorsque chaque jour Edward développa à ses yeux quelque nouvelle qualité, quelque nouvel agrément, celle qui d'abord avoit été si prodigue d'éloges, devint réservée dans ses discours, et craignoit même d'approuver par ses regards les actions que les spectateurs plus indifférens approuvoient hautement. La pénétration d'une mère tendre et judicieuse découvrit l'important changement qui se faisoit dans le cœur de sa fille. La reconnoissance devenoit de l'amour; et si la comtesse le vit avec effroi, des sentimens très-opposés lui causèrent une peine presqu'aussi vive; car la haine croissante de son fils pour Edward ne lui parut pas moins visible que l'amour de sa fille. Il étoit difficile à lady Rosville de concilier dans de telles

circonstances l'esprit de justice et de bonté qui la distinguoient. Si elle avoit possédé un ami dans son mari, cette tâche eût été bien adoucie, car alors elle eût agi de concert avec lui; malheureusement le comte n'étoit pas cet ami : il commandoit, elle obéissoit; et quoique l'esprit de la femme fût aussi supérieur à celui du mari, que la bienveillance du cœur de l'une étoit opposée à l'égoïsme de l'autre, cependant l'orgueil aveugloit tellement ce dernier, qu'il dédaignoit tout conseil, et que si lady Roseville proposoit une mesure que d'avance il avoit résolu de suivre, il en adoptoit sur-le-champ une autre toute opposée. En proposant son opinion au comte, elle n'eût donc réussi qu'à lui faire mépriser ses craintes. Si au contraire elle dévoiloit ses inquiétudes à lady Emilie, et l'avertissoit du danger de sa situation, ne pouvoit-elle pas lui faire entrevoir la possibilité d'un atta-

chement que la disparité du rang et de la fortune devoit interdire? et ne seroit-ce pas avouer tacitement que l'union projetée avec le marquis d'Arberry n'étoit pas encore indissoluble? Cependant elle se seroit crue coupable de ne pas arrêter les progrès du mal; car quoique cette passion fût encore dans sa naissance, elle connoissoit trop bien le cœur humain pour croire qu'elle pût s'affoiblir, tant qu'elle seroit nourrie par la présence d'Edward. Elle s'effrayoit d'avance des funestes effets de son indulgence, non qu'elle doutât de la prudence de sa fille; mais sa propre expérience lui disoit que malgré les combats de la vertu, les regrets silencieux seroient le partage d'Emilie pour sa vie entière, si elle suivoit à l'autel l'homme choisi par ses parens, et que son cœur appartînt à un autre.

Si ces pensées inspiroient à la comtesse un vif desir d'éloigner Edward,

elle étoit cependant choquée de voir le même desir à lord Barton qui malgré toute son adresse ne pouvoit cacher son dépit depuis l'introduction de cet inconnu dans sa famille. Lord Barton s'efforçoit surtout de dérober sa haine au comte ; il savoit qu'en paroissant désapprouver les bontés dont il combloit Edward il ne feroit qu'augmenter cette faveur. Il applaudissoit donc à ces projets, et s'en reposoit sur l'inconstance de sa seigneurie. Il espéroit qu'un nouveau rival deviendroit bientôt l'objet d'une bienveillance d'ostentation.

Les vœux que la mère et le fils formoient pour le départ d'Edward, et par des motifs si différens, semblèrent soudainement exaucés. La famille Roseville, étoit rassemblée un matin pour le déjeûner, lorsqu'un brillant équipage passa devant les fenêtres, et quelques minutes après on annonça le capitaine Néville.

Edward reconnut à l'instant celui dont l'étrange volubilité l'avoit tant surpris à l'abbaye de Beauchamp. Le capitaine salua chacun avec son invariable sourire, et s'adressa tout-à-la-fois au comte de Roseville, à lord Barton, au duc de Delaware, à son fils et aux dames, sans écouter les questions qu'on lui faisoit sur le motif de sa brusque apparition. Mais apercevant tout-à-coup dans une glace la figure d'Edward, il se retourna vivement, prit sa lorgnette, et s'écria : « Je vous demande pardon, mon cher, lui dit-il, mais vous devez vous attendre à être l'objet de la curiosité générale. C'est le sort d'un héros de roman.

— Vous êtes d'une extravagance incorrigible, dit le marquis, mais si vous ne craignez pas de perdre votre réputation en répondant une fois sérieusement, dites-nous ce qui vous amène dans ce pays?

— Soyez tranquille, mon cher marquis, je vois que vous cherchez à changer de conversation, mais vous n'aviez rien à craindre de moi.

— Que signifient ces plaisanteries? Néville, dit le comte avec impatience, M. Montagu doit vous être étranger.

— Vous êtes dans l'erreur, mylord, répondit le capitaine, en s'asséyant à table avec assurance, et prenant le thé versé pour lady Selina. — J'ai déjà eu l'honneur de voir le capitaine, dit Edward, j'étois à l'abbaye lorsque.... — Oui, interrompit le capitaine, je le rencontrai au milieu des antiquités de l'abbaye; mais, qui l'auroit pu penser? nos journaux vous étoient alors presque inconnus; un mois s'écoule à peine et tous sont employés à retracer vos hauts faits; vous y figurez comme le héros d'une histoire merveilleuse. Heureux jeune homme, une foule de gens de mérite soupirent depuis des années

après cette célébrité que vous obtenez en un instant. Pendant l'hiver entier on ne parlera que de vous et de lady Emilie. »

Les regards mécontens du comte, la rougeur d'Edward et de lady Emilie ne purent arrêter la volubilité du capitaine, il continua : « Tout ce qui fixoit l'attention est oublié : les chiens du capitaine Jefferies, les chevaux du colonel Verton, la livrée de la belle étrangère, n'ont été que les sujets éphémères de l'admiration publique. Mais le héros d'une aventure si étonnante, si romanesque, si extraordinaire.... Oh ! heureux, heureux Montagu !

— Néville, la patience humaine à des bornes, dit le comte vivement. — Pardon, milord, mais je ne saurois m'empêcher de porter envie au sort de ce jeune homme : quoiqu'il n'y ait encore personne à Londres, je ne pouvois sortir sans être arrêté par cette

question : « Capitaine, quel est donc ce Montagu qui a sauvé lady Emilie Roseville ? Cher Néville, disoit un autre, ce jeune héros est-il aussi beau, aussi savant qu'on le prétend ? Est-il vrai, me disoit un troisième, que lady Emilie soit devenue éprise de l'orphelin à la première vue, et que pour éviter son mariage avec le marquis, elle se soit décidée à se jeter dans le lac ?

— Capitaine, dit la comtesse, qui ne put retenir son indignation, je suis honteuse autant qu'affligée de vos discours.

— Et comment cela, chère lady Roseville ? de tout l'univers vous êtes la dernière personne que je voudrois offenser ou affliger. — Je me suis rappelé, reprit la comtesse, que souvent j'ai encouragé votre extravagante légèreté, et je sens maintenant combien j'ai été inconsidérée en m'amusant de récits qui faisoient ressentir à d'autres

la peine que j'éprouve en ce moment.
— Où en sommes-nous, s'écria le comte? Le babil de Néville exigeoit-il une remontrance si sentimentale ? il me divertit , et je n'attends pas de tableaux d'histoire d'un faiseur de caricatures. »

La comtesse, selon son usage, écouta ce singulier reproche avec soumission ; mais le docteur Hoare ne l'imita pas. « Je ne suis pas de votre avis, milord, dit-il au comte.

— Ajournons la discussion , répliqua celui-ci ; Néville , si vous avez quelque chose à me dire, vous me trouverez dans la bibliothèque. » Le capitaine sortit à l'instant avec lord Roseville.

« Quoique l'orateur nous ait quittés , reprit le docteur , je ne puis m'empêcher d'ajouter que je pense, avec lady Roseville , que les colporteurs de médisances et de calomnies causent souvent des peines réelles,

car le ridicule se repousse moins facilement qu'une assertion sérieuse.

— Cependant il est impossible de donner quelqu'importance à des récits de cette espèce, interrompit le maquis. Par exemple, que pense lady Emilie de l'histoire de sa passion pour M. Montagu?» A cette question, le cœur d'Edward battit avec force, et tous les yeux se tournoient vers lady Emilie, quand la porte s'ouvrit, et l'un des gens du comte pria lord Barton et le docteur Hoare de se rendre dans la bibliothèque.

Cette interruption tira Edward et lady Emilie d'un grand embarras. La comtesse, qui remarquoit avec peine leur rougeur et leur anxiété, essaya de détourner l'attention, en disant : « Je ne peux deviner le motif qui amène le capitaine dans le Cumberland.

— Peut-être, Madame, répondit le marquis en souriant, quelque ministre ou quelqu'autre *grand homme* aura-

t-il exprimé le desir d'envoyer un messager sûr à lord Roseville, et il aura offert ses services ; vous savez qu'il se vante d'avoir fait cinquante-six milles sans s'arrêter pour rapporter à Brighton le gant d'une belle en faveur, qu'elle avoit perdu à Pall-Mall. »

Le capitaine, entrant tandis que le marquis parloit, s'écria : « Fi ! mylord, comment pouvez-vous répéter de telles folies?

— Vous êtes jaloux de cette histoire, capitaine, dit lady Emilie?

— Je vous punirai de cette maligne remarque, répliqua le capitaine : par exemple, vous n'avez pas la moindre curiosité de savoir ce qui m'amène ici?

— Pas la moindre !

— Cependant il seroit possible qu'un événement qui devoit avoir lieu dans le courant de l'hiver, fût un peu plus hâté par mon voyage. Si lord Barton étoit ou alloit être nommé successeur

d'une certaine personne, dans une certaine cour . . . .

— Que voulez-vous dire ? demanda la comtesse avec vivacité.

— Rien ! rien, Madame, qui puisse exciter la curiosité de ces dames. »

Le docteur Hoare reparut, il mena la comtesse près d'une fenêtre, et fit signe à Edward de les joindre ; et lui adressant la parole : « Quoique je sois pour vous, M. Montagu, lui dit-il, une nouvelle connoissance, j'espère que déjà vous me regardez comme votre ami : d'ailleurs, Madame qui m'honore depuis long-tems de sa confiance, vous dira combien votre mérite et votre position m'intéressent. La fortune ne m'a pas assez bien traité pour que je puisse offrir, à celui que j'aurois adopté pour fils avec joie, d'autre héritage que les fruits d'une longue expérience et d'une vie occupée.

— J'espère, Sir, dit Edward, qu'il

est superflu d'assurer que ma reconnoissance pour lady Roseville, suffiroit seule pour me faire suivre les avis de l'homme qui possède sa confiance ; mais j'ajouterai que convaincu de mon inexpérience, je recevrai vos conseils et même vos reproches comme autant de témoignages de votre bonté pour moi.

— Je suis persuadé de votre sincérité, Sir, et j'agirai d'après cette conviction. Le capitaine Néville, qui est venu ici à la prière de lady Beauchamp, pour transférer au comte la propriété de l'abbaye, s'étoit chargé de lettres pour lord Roseville, qui contenoient la nouvelle de la nomination de lord Barton à un emploi diplomatique qu'il desiroit obtenir sous lord H....., à Lisbonne. Cependant l'état actuel de l'Europe rendant le séjour du ministre incertain, le moment du départ de lord Barton n'est point encore fixé, il peut

n'avoir lieu que dans six mois et peut-être pas du tout. En attendant, il est forcé de se rendre à Londres; et moi, qui avois consenti avec répugnance à l'accompagner dans son début diplomatique, j'ai été sommé de tenir mon engagement. Mais lorsque j'ai accepté je ne connoissois personne que je crusse pouvoir présenter pour substitut avec sécurité; sans cela mon âge m'auroit engagé à me dispenser de cette fatigue. Depuis que j'ai eu le plaisir de rencontrer M. Montagu, cet obstacle a disparu. J'ai osé, sans vous consulter, vous recommander au comte, Sir, comme possédant toutes les qualités désirables. Maintenant je mets votre promesse à l'épreuve en vous conseillant, et si lady Roseville se joint à moi en vous ordonnant d'accepter cet emploi.

— Excellent homme! s'écria la comtesse, je vois la noblesse de votre procédé, et mon cœur l'approuve. Les

événemens qui ont amené cet arrangement semblent dirigés par la Providence en faveur de mon jeune ami ; c'est le seul genre d'occupation qui lui convienne; car, quoique nous rendions tous justice à son mérite, il sentira facilement que l'incertitude de sa position et son origine mystérieuse l'exposoient à d'inévitables désagrémens parmi la foule de ses nobles et riches compétiteurs dans le barreau, l'église et l'armée; tandis que paroissant dans une cour étrangère avec un emploi honorable, ses talens lui ouvrent le chemin des premières dignités, et le moins qu'il puisse espérer c'est une existence également honnête et solide. »

Edward écoutoit en silence et avec attention ; il y avoit en effet une convenance si frappante dans cette offre que l'hésitation ne pouvoit être attribuée qu'à l'extravagance ou à des motifs blâmables. Mais quoiqu'il sentît la force

de cette vérité, la réception du petit billet de son père lui donnoit le desir de refuser. Il ne pouvoit soutenir l'idée de quitter l'Angleterre sans avoir eu l'entrevue si ardemment attendue.

« Avez-vous quelque objection à former contre cet arrangement, dit la comtesse avec surprise? »

— Pardonnez-moi, Madame; et vous, Sir, n'attribuez pas ce silence à mon insensibilité pour une telle générosité. Si je ne vous ai pas exprimé sur-le-champ toute ma reconnoissance, au moins mon cœur la sent profondément.

— Nous ne demandons pas de remercîmens, dit le docteur, mais seulement nous voulons savoir si vous acceptez trois cents livres par an, avec l'espérance d'être un jour ambassadeur; mais, peut-être, avez-vous des vues plus avantageuses qui vous font mépriser ces offres.

— Oh ! Sir, un seul espoir, que je suis presque honteux de découvrir, me rend irrésolu.

— Expliquez-vous, dit le docteur, tandis que la comtesse, liant les paroles d'Edward à l'idée de son amour pour sa fille, devint pâle d'inquiétude.

— C'est la possibilité de découvrir mes parens. »

La comtesse respira, et, dans cet instant, lord Roseville parut avec son fils ; il s'approcha du petit grouppe ; et, après quelques complimens, il entama le sujet qui avoit causé tant de perplexité à Edouard, mais sans lui demander son consentement.

Seulement lord Barton s'efforça de montrer à son nouveau secrétaire tant d'égards et d'attentions, qu'Edward sentit un peu davantage la supériorité que sa seigneurie mettoit si maladroitement de côté.

Quoique la saison fût encore peu avancée, cet événement inattendu força la famille Roseville de partir pour Londres. Le comte et le reste de sa société consentirent à rester quelques jours chez le duc de Delaware, dans le comté de Derby. Mais il fut décidé que le capitaine Néville emméneroit Edward dans sa voiture, et qu'ils partiroient pour Londres dans trois jours. Cet arrangement soudain ne laissa à Edward que le tems de prendre congé de ses amis.

Mistriss Newton étoit allée s'établir chez ses parens à Durham. Adam Osborn se retira dans une chaumière, près de mistriss Enfield, dont la bonté et les soins adoucirent les chagrins du vieux serviteur.

Après de tendres adieux, Edward se sépara de sa mère et de sa sœur adoptives, et se prépara tristement au voyage

de Londres. Cependant la certitude d'y retrouver le mystérieux étranger, et l'espoir de recevoir ses conseils sur sa nouvelle destination, diminuèrent les regrets avec lesquels il quittoit les scènes de sa jeunesse.

CHAPITRE II.

Surprise.

JAMAIS deux personnes emprisonnées dans une chaise de poste ne furent si mal assorties pour leur amusement mutuel, qu'Edward Montagu et le capitaine Néville : ce dernier étoit étranger à toute espèce de conversation raisonnable, et son compagnon de voyage prenant peu d'intérêt au babil et aux anecdotes des cercles à la mode, il se mit à bailler et dormir, et n'ouvrit plus la bouche que pour maudire la lenteur des postillons, quoiqu'ils allassent à toute bride, et la tristesse du pays, quoique celui qu'ils traversoient fût riant et varié.

Edward, ainsi forcé au silence, passoit la plus grande partie de son tems

à réfléchir sur les événemens de sa vie ; le brillant changement qui s'étoit opéré si rapidement dans sa destinée lui avoit peu laissé de loisir. Alors il pouvoit se livrer à ses pensées, et les paroles de son père tourmentoient sa mémoire : le souvenir de la charmante Emilie succédoit bientôt à celui du mystérieux étranger. Il se rappeloit avec délices le baiser que, dans son enfance, elle avoit déposé sur son front, et les larmes qu'une douce sympathie lui avoit fait verser. Il prenoit plaisir à se retracer tous les momens où il l'avoit vue, à répéter intérieurement ses observations toujours dictées par l'esprit, le goût ou la sensibilité, à énumérer ses talens et les arts dans lesquels elle excelloit, et les preuves nombreuses de sa bonté et de sa générosité.

Dans la soirée du dernier jour du voyage, l'esprit d'Edward étoit ainsi occupé, lorsque le capitaine, après un

long silence, s'écria tout-à-coup : « Je voudrois savoir quelle figure fera la marquise à Londres. Je me rappelle qu'elle n'y est pas venue depuis son enfance ; cela peut s'appeler son premier hiver dans le monde ; je veux être damné, si elle n'est raillée impitoyablement, à moins que je ne la prenne sous ma protection.

— De qui parlez-vous, dit Edward ?

— Mais vous n'entendez rien ; c'est de lady Emilie Roseville, de la future marquise d'Arberry. »

Un tremblement saisit tout le corps d'Edward : étrange bizarrerie du cœur humain ! Cette vérité qu'il avoit entendue répéter si souvent, se trouvant alors en contraste avec les pensées auxquelles il se livroit, le frappa aussi violemment que s'il l'avoit entendue pour la première fois. Il garda le silence. Le capitaine retomba dans son

apathie, et Edward s'alarma de ses propres sensations.

Pourquoi, se demanda-t-il à lui-même, l'idée du mariage de lady Emilie me cause-t-elle tant de trouble? L'honneur m'avertit du danger que je cours. O! rêves trompeurs de félicité, pourquoi vous offrez-vous à l'imagination d'un malheureux dont le sort est incertain et dépendant? Pourquoi la physionomie ingénue de la plus aimable des femmes me laissoit-elle concevoir des espérances qui seront remplacées par les plus amers regrets? Et toi, mortel mystérieux, tu tiens le voile qui couvre ma destinée, et tu refuses de le lever. Si tu n'es pas l'instrument de la plus infernale méchanceté, reparois promptement et fais-moi connoître le secret de ma naissance. Peut-être, au lieu de contempler d'une distance désespérante l'objet de toute ma tendresse, je pourrois, au pair de mes

rivaux, leur disputer la possession de ce précieux trésor. Pourquoi retarder la révélation des importantes vérités qui doivent fixer mon sort? Pourquoi fuir soudainement à Londres? Infructueuses réflexions! Il parloit d'ennemis, des dangers que couroit sa vie. Qui sait si, dans ce moment, il n'a pas succombé sous les coups des assassins? Eût-il échappé à leur fureur, mille obstacles peuvent l'empêcher de me voir avant mon départ de l'Angleterre, avant que le marquis ait mené à l'autel..... »

Cette pensée fut si pénible, qu'Edward, oubliant son compagnon de voyage, pressa sa tête avec violence dans ses mains, et s'écria : « Dieu me préserve d'un tel malheur ! »

Cette exclamation réveilla le capitaine, et Edward, pour éviter ses questions, se hâta de demander où ils étoient.

« A Londres, dieu merci, dit le capitaine, en baissant la glace de la voiture ; et après un voyage tel que celui-ci, le bruit de cette ville frappe aussi délicieusement mon oreille que la mélodie du violon de Viotti. Je ne veux pas vous offenser, mon cher, vous pouvez être fort aimable par-tout ailleurs ; mais ne vous donnez jamais pour un compagnon de voyage agréable, car en vérité j'aurois été tout aussi gaîment avec une des momies du Muséum.

— Maintenant, Sir, répondit Edward, vous ne me reprocherez plus mon silence, car je vais vous accabler de questions. Quelle est cette place que nous traversons ?

— Portmann-Square, et la maison au coin est, le Ciel en soit loué ! le terme de notre voyage.

— C'est votre maison ?

—Oh! non vraiment; je ne veux point avoir l'embarras d'une maison. Celle-ci est occupée par sir Everard Beauchamp ; il vit avec sa mère, et je loge avec eux. »

La voiture s'arrêta : un valet du capitaine frappa avec violence, la porte s'ouvrit, et Néville étoit déjà descendu avant qu'Edward eût pu trouver des mots pour exprimer son étonnement. A la fin, il s'écria : « Capitaine, permettez qu'un de vos gens me conduise chez lord Roseville. »

Le capitaine revint sur ses pas, et croyant que la timidité seule empêchoit Edward d'entrer, il le prit sous le bras et l'entraîna en criant : « Au secours, à l'aide! Mesdames, voici un berger que la peur va faire évanouir. »

Heureusement, ce soir-là même, lady Beauchamp avoit un concert, et le bruit des instrumens couvrit la voix du capitaine.

« Vous êtes dans l'erreur, dit Edward, en cherchant à se dégager. Je ne veux pas entrer.... vous savez que les Beauchamp sont.... — De très-bonnes gens, je vous assure. Mettez de côté des scrupules vraiment ridicules : d'ailleurs que feriez-vous tout seul chez lord Roseville ? Allons, venez ; vous resterez ici jusqu'à l'arrivée de lord Barton » ; et sans attendre sa réponse, il se hâta de dire à un valet : « Le capitaine Néville et M. Montagu. »

Ces noms répétés retentirent avec éclat ; les portes d'un superbe salon s'ouvrirent, et laissèrent voir une assemblée peu nombreuse, mais très-brillante. « Quel est ce Montagu ? demanda-t-on à la ronde, » tandis que le capitaine conduisoit Edward à la maîtresse de la maison, qui étoit négligemment appuyée sur une harpe à l'extrémité du salon.

La veuve de sir Beauchamp, autrefois

la signora Belloni, étoit alors dans sa 40e année ; mais, quoique sa figure eût perdu quelques-uns des charmes séduisans, dont sir Everard avoit trop bien senti le pouvoir, elle étoit encore extrêmement belle. Sa taille élevée et majestueuse, s'accordoit parfaitement avec la noble expression de sa physionomie ; ses grands yeux noirs, les cheveux de même couleur qui ombrageoient sa tête ; l'ensemble de ses traits captivoient l'admiration, et annonçoient le pouvoir irrésistible de son esprit.

Elle reçut Edward avec des égards marqués, s'informa de la santé de lord Roseville, et le complimenta de la manière la plus délicate sur la bravoure qu'il avoit montrée en sauvant lady Emilie.

L'entrée des voyageurs ayant interrompu le concert, une grande figure pâle et maigre s'approcha de lady

Beauchamp qui le présenta à Edward, comme son oncle, sous le nom du signor Belloni. Le signor paroissoit avoir à peine dix ans de plus que sa nièce : sa figure longue et blême offroit l'empreinte d'une profonde hypocrisie.

« Londres doit se féliciter, dit-il, de posséder le prodige du jour. » Edward, embarrassé et surpris de voir le signor si bien au fait de son histoire, s'inclina en silence.

Lady Beauchamp remarqua son étonnement, et lui présentant la main avec un air de bonté affectée : « Vous deviez prévoir, Sir, lui dit-elle, qu'une histoire aussi singulière et aussi mystérieuse que la vôtre, deviendroit bientôt publique. Mais, en eût-il été autrement, vos talens supérieurs ne seroient pas restés inconnus à mon oncle, car, dans sa correspondance avec Palmoretti, M. Montagu jouoit un très-grand

rôle. Laissez-moi donc espérer que cette réunion favorisera une liaison d'amitié entre vous. »

Cette explication ne diminua point la surprise d'Edward. Lady Beauchamp continua : « Quant à moi, M. Montagu, je vous vouai une sincère affection aussitôt que votre respect pour les vénérables symboles qui constatent l'antiquité de la famille de mon pauvre Everard me fut connu. Les sentimens que vous montrâtes étoient si parfaitement d'accord avec les miens que mon cœur en fut pénétré. Vos tendres attentions pour le vieil Adam, la manière noble et ferme dont vous repoussâtes les plaisanteries déplacées du capitaine qui eut l'ingénuité de me raconter sa défaite ; enfin tout ce que j'ai appris de M. Montagu a excité mon admiration et le desir de le voir : Néville, en vous amenant ici, a mérité le pardon de toutes ses fautes.

— Si, par hasard, se hâta d'ajouter Belloni, les conseils d'un homme, que ses voyages dans toute l'Europe ont mis à portée d'étudier le monde, peuvent vous être utiles, j'éprouverois un véritable plaisir à établir un échange de pensées et de sentimens avec un jeune homme d'un mérite aussi distingué que M. Montagu.

— Vos avis, Sir, me seroient précieux, répondit Edward, mais je suis encore si étranger à la scène du monde que je craindrois d'exercer votre patience autant que votre jugement ; mais, continua-t-il, en se tournant vers lady Beauchamp, tout reconnoissant que je suis de ces marques de bonté inespérées, je ne puis cependant retenir ma surprise d'entendre lady Beauchamp exprimer de tels sentimens relativement à l'abbaye et au vieil Adam, tandis que l'une doit être vendue, et que l'autre a été durement renvoyé. »

Lady Beauchamp rougit ; mais, reprenant bientôt toute sa présence d'esprit, elle observa qu'à la vérité l'intendant avoit été renvoyé ; mais que, s'il l'avoit été durement, c'étoit contre ses intentions. Quant à l'abbaye, elle desiroit, pour plusieurs raisons, qu'il sût ce qui avoit décidé la vente ; et son oncle voudroit bien se charger d'expliquer..... Belloni s'inclina, et, prenant le bras d'Edward, il l'attira dans un coin du salon, tandis que lady Beauchamp, après s'être excusée avec grâce auprès de la société de l'interruption du concert, le fit reprendre par un morceau d'Haydn.

L'attention des auditeurs étant ainsi fixée, Belloni dit à Edward : «Regardez, Sir, cette figure mélancolique appuyée sur le piano ; c'est sir Everard Beauchamp, enveloppé dans une impénétrable réserve ; il ne lui échappe que des monosyllabes, et il est impossible

de deviner ses pensées et ses desirs. Ce jeune stoïcien semble n'avoir ni passions ni affections. Les plaisirs de Paris et ceux de Londres ne font pas plus d'impression sur lui que sur les figures qui soutiennent les candelabres.

— Et depuis combien de tems est-il ainsi, demanda Edward?

— Depuis son enfance; et cet état parut sur-tout remarquable à l'âge où la jeunesse commence à se livrer à toutes les illusions de l'espérance.

— Alors c'est mélancolie, et non pas obstination.

— Quelquefois c'est l'un et l'autre. Par exemple, dans cette affaire de l'abbaye, il a montré un malicieux entêtement : il frémit, lorsqu'il fut question de visiter la demeure de ses ancêtres, et refusa avec opiniâtreté de donner la raison de cette terreur; enfin on lui proposa de vendre ce bien : alors sa figure s'éclaircit, il sourit pour

la première fois, et s'écria : Oh! oui; cela me rendra bien heureux. Depuis que la vente est décidée, il a paru moins triste.

— Tout cela est très-étrange, dit Edward, à voix basse.

— Et très-malheureux, dit Belloni, avec un air de pitié hypocrite : si les moyens que nous adoptons maintenant pour réveiller son esprit ne réussissent pas, nous aurons recours aux lois pour obtenir que sa personne et ses biens restent sous la tutelle de sa mère. Les moyens sont tous les amusemens que Londres peut offrir. Nous passerons ici l'hiver à cet effet, et nous solliciterons le secours de tous les amis de la famille. »

Edward salua en silence, et ses yeux se dirigèrent sur le nouvel objet de sa pitié et de sa surprise. Sir Everard, les bras ployés et dans l'attitude d'une profonde méditation, fixoit avec une

insignifiante immobilité le lustre suspendu au milieu du salon. Il sembloit insensible à tout ce qui l'environnoit; lorsque la musique cessa il tressaillit, et sortit de sa rêverie. Sa mère, qui se tenoit constamment près de lui, le mena à Edward, et le lui présenta.

Sa figure avoit une expression touchante de mélancolie; mais c'étoit plutôt la mélancolie d'un cœur affligé que celle d'une imagination en désordre. Son teint étoit pâle et basané, sa taille haute et mince; la négligence de son habillement montroit combien l'effet qu'il pouvoit produire sur les autres lui étoit indifférent.

« Sir Everard Beauchamp, dit sa mère, ne prendra pas beaucoup de peine pour gagner votre estime, M. Montagu; mais vous découvrirez bientôt qu'il la mérite. » Sir Everard garda le silence; mais un sourire de mépris accompagna un regard expressif qui

disoit clairement : Quelle hypocrisie !

— Venez, mon Everard, continua-t-elle, secouez cette sombre tristesse ; voici un jeune homme digne de votre amitié, et qui désire l'obtenir.

— Absurdité que tout cela, dit sir Everard, pourquoi suis-je ainsi tourmenté? Que voulez-vous encore de moi?

— Que vos discours sont étranges, mon fils, dit lady Beauchamp, en fronçant le sourcil !

— Que vos actions sont étranges, ma mère, répondit-il, avec un soupir ! laissez-moi me retirer, le bruit de ces violons me rompt la tête.

— Vous n'aimez pas la musique ? Sir, dit Edward, dans le dessein d'attirer son attention.

— Vous pouvez imaginer tout ce qu'il vous plaira, répliqua le baronnet ; allons, ma mère, laissez-moi sortir d'ici !

Edward, qui attribuoit à ses souffrances la rudesse de ses réponses, auroit encore fait quelques tentatives; mais sir Everard quitta le salon, suivi par Belloni, et l'artiste qui dirigeoit le concert vint prier lady Beauchamp d'exécuter un morceau sur la harpe.

Elle plaça Edward de manière qu'il pût contempler la grâce de son attitude, tandis qu'elle déployoit le charme de sa voix en s'accompagnant dans un air italien : l'air étoit tendre, et l'agilité de ses doigts égale à la mélodie enchanteresse de ses accens, que les sourires de la syrène rendoient encore plus séduisans. Le salon retentit d'applaudissemens, et Edward, transporté, oublia pour un moment son père, lady Emilie, sir Everard et tout le reste de l'univers. L'air étoit fini, il écoutoit encore, et ses yeux erroient avec admiration sur la belle chanteuse. Elle se leva avec un air de dignité af-

fectée, et, le concert étant alors terminé, une partie de la société se retira; Edward ne fut interrompu dans le rêve nouveau et délicieux auquel il s'abandonnoit que par un grand coup sur l'épaule : il se retourna, et vit le capitaine tenant un de ses amis par le bras : l'un et l'autre rioient aux éclats.

« Que deviendra, mon jeune ami, dit le capitaine, votre vénération pour les vieilles tapisseries de l'abbaye, si les plaisirs de cette ville corrompue vous charment ainsi dès le premier moment de votre arrivée? »

Lady Beauchamp, s'approchant, sauva à Edward l'embarras de répondre au capitaine, et elle les engagea à souper l'un et l'autre.

« Je ne saurois avoir ce bonheur, répondit sir Néville, j'ai promis à Ellison d'aller lui donner la revanche de quelques parties malheureuses; je m'arrache à regret d'auprès de vous;

mais j'ai envoyé un de mes gens avertir chez lord Roseville que M. Montagu resteroit ici : ainsi cet heureux mortel peut accepter votre souper. »

Lady Beauchamp prit la main d'Edward, et le conduisit dans un salon élégant, où une table délicatement servie étoit déjà entourée d'une vingtaine de personnes.

Quoiqu'Edward n'eut encore qu'une légère connoissance des usages du monde, cependant il savoit déjà qu'il ne devoit pas s'attendre à trouver dans la bonne compagnie cette étiquette et les manières cérémonieuses qui distinguoient les gens polis il y a un siècle. Mais quoique prévenu d'avance que l'aisance et la liberté étoient les premières lois du code de la société, il ne s'attendoit pas à les voir portées à ce point, et son étonnement ne fut pas un des moindres plaisirs des convives de lady Beauchamp.

En effet le souper dont Edward faisoit partie n'étoit pas composé des gens les plus respectables de la capitale : on y voyoit quelques femmes de distinction, joueuses par nécessité autant que par goût, quelques beautés surannées à qui de jeunes erreurs reparées par des mariages tardifs donnoient une réputation équivoque; des hommes d'esprit sans fortune, et des enrichis sans esprit : les vers et les bons mots circuloient à la ronde, et la réserve délicate sembloit avoir été mise de côté pour le reste de la soirée...

Edward commençoit à se laisser entraîner par cette licence, lorsque le laquais envoyé chez lord Roseville entra dans le sallon et lui remit une lettre.

— Pour moi, s'écria-t-il ; impossible !

— Oui, sir, c'est pour vous, et celui qui l'a écrite a recommandé de ne la donner qu'à vous même. — C'est sans

doute une méprise ; je ne connois personne à Londres, cependant l'adresse est pour moi : me permet-on ?

— Oh ! oui vraiment, dit lady Beauchamp. Sans doute quelque beauté déguisée vous a suivi, et veut se jeter à vos pieds pour implorer le secours de votre vaillance. Edward rompit le cachet et lut ce qui suit :

« Celui que vous avez quitté avec » tant de regret près de la cabane du » bûcheron, qui vous a vu dans la » magnifique demeure de votre pro- » tecteur, attendoit avec la plus vive » impatience votre arrivée. Mainte- » nant il apprend avec douleur que » les charmes d'une syrène, et les » artifices d'un moine vous retien- » nent prisonnier. Vous courez des » dangers, mais je veille sur vous ; » continuez à vous montrer digne de » ma tendresse et vous me verrez au » moment où vous m'attendrez le

» moins. Adieu, défiez-vous de la
» syrène Beauchamp et du moine Bel-
» loni. »

Le papier trembloit dans la main d'Edward tandis qu'il lisoit ces lignes; il pâlit et se hâta de sortir du salon.

Belloni le suivit et voulut le conduire lui-même à son appartement. Edward cherchant à cacher la cause de son émotion, le pria d'excuser sa brusque retraite et attribua son indisposition à la chaleur et à la fatigue, ajoutant que la lettre n'étoit que d'affaires relatives à lord Roseville.

Belloni revint au salon et répéta ce que sa pénétration l'empêchoit de croire. Edward laissé à lui-même lut et relut cent fois les mots : *Défiez-vous de Belloni*. Qu'ai-je donc à craindre de Belloni? Pourquoi l'appèle-t-il le moine Belloni? Quel mystère entoure cet intéressant étranger? Il semble qu'un pouvoir surnaturel l'instruise

de toutes mes actions! S'il est mon père, pourquoi retarde-t-il le bonheur de notre réunion ? De si froides précautions font naître des doutes dans mon esprit. Pourquoi éluder ainsi l'aveu de ma naissance? Il m'oppose son danger, et mon intérêt. Dieu m'est témoin qu'aucun danger qu'aucun intérêt ne pourroient m'arracher de ses bras. Cependant quoiqu'il semble chercher à me fuir, il me seroit plus cruel que la mort d'abandonner l'espoir qu'il soit mon père. Telles étoient les pensées auxquelles Edward se livroit depuis près d'une heure, lorsqu'il fut arraché à ses méditations par un coup frappé à la porte, si léger, qu'il crut d'abord s'être trompé; mais le bruit se répéta, il ouvrit la porte, et recula de surprise et presque de terreur à l'aspect de sir Everard Beauchand en robe-de-chambre, les pieds nuds et ces longs cheveux noirs épars

sur ses épaules. Il tenoit un doigt sur sa bouche et son autre main élevée pour recommander le silence.

Il regarda timidement derrière lui et se glissant avec précaution, il ferma doucement la porte ; ensuite s'avançant tristement vers Edward, il s'appuya sur son épaule, et ses larmes coulèrent en abondance. Edward, qui n'osoit parler, attendoit avec effroi la fin de cette scène.

« Vous êtes bon, humain, dit à la fin sir Everard à voix basse.

— C'est au moins le desir de mon cœur.

— Je suis malheureux, le plus malheureux des mortels !

— Puis-je vous servir, sir ?

— Oui.

— Et comment, je vous prie ?

— Paix, le gardien dort, s'il s'éveilloit... Bon dieu, si j'étois découvert..... des coups, d'ignominieux

coups..... Il faut que je sois bref. A peine je vous ai parlé aujourd'hui : pardonnez-moi, ma rudesse étoit affectée, je voulois leur faire penser que je vous haïssois; car s'ils soupçonnoient l'être le plus misérable de s'intéresser à moi, ou d'être aimé par moi, ils l'empoisonneroient.....

— Bonté divine! dit Edward; par grâce, Sir, expliquez-moi comment je peux vous rendre service?

— Silence. Nous en chercherons les moyens; jamais on ne me laisse seul avec aucune créature humaine : mais j'imaginerai quelque ruse; seulement, assurez-moi qu'ils ne parviendront pas à m'attirer votre haine; qu'ils ne vous persuaderont point que je sois fou, quoique peut-être, helas! leurs traitemens puissent finir par égarer ma raison. Soyez prudent, ne me trahissez par aucun signe de pitié ou d'intérêt, et

vous pourrez devenir mon sauveur. Silence... Adieu ,... adieu !... »

Edward exprima par ses gestes les sentimens de son cœur , et suivit le malheureux jeune homme jusqu'à l'entrée de sa chambre : là , il écouta un instant , et il eut la satisfaction de n'entendre aucun bruit...

— Quoique la nuit fût déjà fort avancée , la joie bruyante des convives retentissoit encore dans la maison et faisoit un horrible contraste avec la scène dont Edward venoit d'être témoin : il rentra dans son appartement, et s'écria : « Suis-je à Londres ? Des incidens tels que ceux-ci me sembleroient à peine probables dans quelque château isolé sur le sommet des Alpes , et c'est au sein de la capitale que j'en deviens spectateur ! »

Cependant ce qu'Edward avoit vu et entendu n'étoit pas une illusion ; il fut forcé d'admettre que des choses improbables sont cependant possibles.

CHAPITRE III.

Le Paragraphe.

Les premières pensées d'Edward en s'éveillant eurent pour objet la lettre mystérieuse et la visite non moins singulière, qu'il avoit reçues la veille : combinant les avis renfermés dans l'une avec l'impression produite par l'autre, il ne put, malgré la bienveillance naturelle de son caractère, se refuser à la conviction que Belloni étoit loin d'être irréprochable. Alors que devoit-il penser de la nièce, et dans quelle société le capitaine Néville l'avoit-il introduit? Le résultat de ses réflexions fût une prompte résolution de prendre congé de ses hôtes dans la matinée et de s'établir chez lord Roseville.

Il descendit avec cette intention

dans le salon du déjeûner, et n'y trouva personne. On avoit posé les papiers publics sur la table à thé ; Edward prit un journal : il le parcouroit avec indifférence lorsque le paragraphe suivant frappa ses regards.

« Hier soir le capitaine Néville et » M. Montagu venant de la terre de » lord Roseville, sont arrivés chez » lady Beauchamp. L'histoire extraor- » dinaire de M. Montagu et son noble » devouement pour lady Emilie Rose- » ville sont déjà connus ; mais nous » pouvons assurer que tous les récits » qui ont déjà circulé dans la capitale, » n'ont donné qu'une foible idée de » l'agrément de sa figure et de la su- » périorité de ses talens. Lord Rose- » ville lui assure un revenu suffisant » pour vivre dans le grand monde ; » dont il promet de devenir l'orne- » ment et l'envie. » Edward lut et relut ce paragraphe ; il retourna le

papier, regarda, le titre, la date ; sa colère et son étonnement alloient toujours croissant ; enfin, il s'écria : « Que pensera de moi lord Roseville ? quel mépris doit exciter le vil calcul qu'il m'attribuera ? » Le docteur Hoare, entrant brusquement, interrompit les exclamations d'Edward : « Vous êtes sans doute surpris de me voir à Londres, lui dit-il, mais les caprices de votre patron vous donneront souvent de semblables sujets d'étonnement. » A peine la voiture de Néville étoit-elle sortie de l'avenue, que le comte décida que lord Barton devoit aller voir trois ou quatre ministres du cabinet ; en conséquence, nous sommes partis sur-le-champ lui et moi pour la capitale. Hier au soir en arrivant, j'appris avec chagrin que vous logiez ici, et je me suis hâté de venir pour vous emmener... Mais qui vous a irrité de si bon matin ? Lorsque je suis

entré vous m'avez paru fort agité. »

Edward raconta la cause de son chagrin au docteur, qui, souriant de sa simplicité, essaya de le convaincre que lord Roseville connoissoit trop bien Londres et les journaux pour faire une attention sérieuse à ce paragraphe, et que d'ailleurs, s'il le remarquoit, il seroit facile d'expliquer l'officieux empressement de Néville. « Quoi ? vous supposez que le capitaine est l'auteur de cet article, dit Edward ? quel seroit son but ? Le seul plaisir de faire le mal ?....

— Non, non, mon jeune ami, vous saurez bientôt que ce n'est pas l'amour du mal, mais le desir de la célébrité.

— Je ne vous comprends pas.

— Je vois que vous ne connoissez pas très-bien le capitaine ; vous n'auriez pas été si étonné de ce que vous avez lu, si vous saviez que les para-

UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY

graphes sont un de ses moyens d'existence, et que celui-ci pourroit bien fournir aux plaisirs de cet hiver. Dans cette ville, M. Montagu, et vous le découvrirez bientôt, la mode règne en souveraine; vous verrez des hommes sans principes, sans morale et même sans talens et sans esprit, reçus par les gens les plus riches et les plus puissans, admirés, applaudis par les femmes les plus agréables et les plus accomplies : demandez-en la raison, et vous saurez que tel duc, telle duchesse les accueillent : ils connoissent tout le monde, vous dit-on, dès-lors une partie n'est pas complète, s'ils n'y sont admis : on ne sait trop pourquoi, mais c'est la mode, et la mode, le synonyme de célébrité, est un passeport suffisant pour la table des princes et le salon des grands. Néville a su l'obtenir, et en tire grand parti.

— J'étois bien étranger à ce genre

d'industrie, dit Edward.—L'histoire du capitaine, continua le docteur, vous le fera encore mieux connoître.

« Son père étoit écuyer dans le comté d'Yorck; il se rompit le col en suivant une chasse, et ne laissa à son fils que le prix modique d'une enseigne dans les gardes. Néville, par ses bouffonneries et ses chansons, sut se rendre agréable à quelques jeunes gens distingués, qui avoient été ses compagnons d'étude à Eton; il parvint, tant par leur protection que par l'argent qu'il leur gagnoit au jeu, à s'élever au rang de capitaine, et quoiqu'à la première apparence de guerre il ait vendu sa commission, il a conservé le titre de capitaine Néville. Le hasard lui fit connoître une femme qui avoit composé une pièce; il y ajouta un épilogue qui eut un grand succès : de ce moment la fortune lui sourit, il eut soin, pour attirer l'attention, d'outrer la

mode dans son costume ; et lorsqu'on demandoit qui est-ce? on répondoit : « L'auteur du célèbre épilogue. » Parmi ceux que cette réputation séduisit, il se trouva un propriétaire de journal. Néville et quelques poètes de ses amis s'écrivirent réciproquement des sonnets dans le journal, qui devint bientôt à la mode. Le journaliste voyant augmenter ses bénéfices, accorda à Néville le privilége de louer ses amis, et de tourner en ridicule ses rivaux et ses ennemis. A la poésie succéda bientôt un jargon en prose qui, pour être inintelligible, n'en fut pas moins généralement lu. Malgré ce succès, les dettes de Néville le forcèrent de passer plusieurs années dans l'étranger : pendant ce tems des rivaux littéraires s'étoient montrés, et le capitaine vit la nécessité de chercher de nouvelles ressources. En vous trouvant il crut avoir découvert une mine à exploiter. Je suis sûr

de ce fait que je n'ai pas le tems de vous expliquer plus en détail. » Belloni suivi par lady Beauchamp et son fils, entrèrent dans le salon et forcèrent Edward de remettre à un autre moment les questions qu'il vouloit adresser au docteur, sur leur compte ; ce dernier fut retenu à déjeûner avec la famille.

La confiance et l'amitié étant exclues de ce petit cercle, la conversation fut froide, cérémonieuse et peu intéressante. Sir Everard se jeta sur un sopha, et prenant le journal, il parut oublier totalement tout ce qui l'environnoit ; à peine osoit-il de tems en tems dérober un regard de compassion à Edward, qui étoit assis en face de lui. Mais le nuage de tristesse répandu sur tous les convives, se dissipa promptement à l'aspect du capitaine Néville, en robe-de-chambre, ses cheveux à demi relevés, un pied dans une pantoufle et l'autre dans une botte hongroise ; il

tenoit trois lettres ouvertes à la main, et s'élança d'un air théâtral dans le salon sans apercevoir le docteur Hoare. « Pardon, Madame ! pardon, cher sir Everard ! s'écria-t-il en arrachant le journal des mains du baronet, qui, après un sourire de mépris, retomba dans la rêverie mélancolique où il étoit plongé.

Néville, ayant lu le paragraphe, répéta : « Il réussira, il réussira. » Et dansa autour de la chambre comme s'il eût été en délire.

« Quand vous aurez dansé les olivettes, vous nous expliquerez peut-être le sujet de votre joie, dit le docteur. »

Néville, avec une surprise affectée, lui demanda pardon de son inattention. « Mais, ajouta-t-il, félicitez-moi, car voici le moment le plus fortuné de ma vie. Mon paragraphe sort de la presse, et cependant sa vertu magique a déjà opéré. Voyez les trophées de ma

victoire (et il éleva les trois lettres): celle-ci est d'un riche personnage qui m'évitoit encore hier, et maintenant il m'offre sa bourse et son crédit. Cette autre est d'une brillante dame de la cité dont les fêtes dans le genre indien effacent toutes celles de votre noblesse. Elle s'excuse sous un prétexte frivole de ne m'avoir pas envoyé de billet pour sa dernière assemblée, et me supplie de lui faire la grâce d'aller chez elle. Bien, bien, mon cher lord! Et vous, ma belle dame; votre impudence est égale. Mais, ajouta le capitaine en pressant la troisième lettre sur ses lèvres, voilà mon trésor : ce petit billet m'est plus précieux que des centaines de lettres telles que celles-ci. Tenez, jeune héros, voyez le plus beau triomphe de ma vie. »

Edward prit la lettre en souriant, déploya l'enveloppe, et vit que c'étoit une feuille blanche contenant une carte

sur laquelle étoient écrits ces mots : *La duchesse de Belgrave sera chez elle.*

— Quoi ! capitaine, dit Edward, tenant la lettre entre ses doigts, c'est là le talisman dont la possession vous rend si glorieux.

— Je vais vous éviter la peine de me questionner ; vous allez tout savoir : La duchesse de Belgrave est la plus charmante femme dont le nom ait jamais paru dans un journal. Le tems n'a point affoibli sa magique influence ; il est impossible de résister à ses charmes. Les combinaisons de nos plus habiles politiques, l'imagination de nos beaux esprits, le crédit de nos plus riches citoyens lui sont soumis. Mais elle-même paroîtra dans toute sa gloire à vos yeux étonnés, et vous sentirez combien ma description est au-dessous de la réalité. Il est donc seulement nécessaire de vous expliquer que depuis

quatre ans la duchesse et votre serviteur se sont déclarés la guerre. Nous avions été jusque-là des alliés très-unis, un instant nous rendit ennemis ; il est inutile d'en rappeler la cause. Il y a quelques mois, et le docteur Hoare a pu vous le dire, nous rencontrâmes à Madrid la duchesse et sa famille qui attendoient l'ambassadeur anglais pour revenir avec lui en Angleterre. Lady Beauchamp avec qui j'étois, et les Roseville ayant choisi la même occasion, nous traversâmes tous ensemble l'Espagne et le Portugal, et le même bâtiment nous transporta de Lisbonne à Falmouth. Pendant le voyage lord Roseville fit connoissance avec ses voisins de Cumberland, et commença une réconciliation entre la duchesse et moi. Cependant lorsque lord Roseville et lady Beauchamp me prièrent d'aller à l'abbaye, j'étois loin de penser que je trouverois dans le vieux mausolée les

moyens de remporter un triomphe complet sur ma belle ennemie.

— Qu'y trouvâtes-vous donc, demanda Edward?

— Vous.

— Quelle énigme!

— Le tems l'expliquera; en attendant il faut vous préparer à faire une visite à la duchesse et vous occuper de votre costume. Je vais demander la voiture, et vous diriger dans vos emplettes; car, décidément, vous avez l'air trop campagnard. Le comte, vous le savez, vous a confié à ma garde. Dans cette île de Calypso le nouveau Télémaque seroit perdu avant une heure sans un Mentor tel que moi. »

Edward regarda le docteur d'une manière significative, et lui dit en souriant : « Eh bien! Sir, dois-je en effet suivre ce Mentor?

— L'expérience du monde, répondit le docteur, me rend souvent dé-

fiant ; mais dans cette occasion, continua-t-il avec un accent qu'Edward entendit, je vous conseille de lui obéir.

— Veillez seulement sur votre cœur, M. Montagu, dit lady Beauchamp, et je suis certaine que votre jugement vous guidera toujours bien. »

Edward salua lady Beauchamp, et ses yeux rencontrèrent ceux de Sir Everard que personne ne pouvoit voir.

« Sir Everard, demanda-t-il, viendra sans doute aussi chez la duchesse? »

Le baronnet sourit à Edward d'un air reconnoissant ; mais il répondit avec un ton de mépris que ses regards démentoient : « Sir Everard n'en a pas le moindre désir. »

— Sir Everard alors soumettra son goût à son devoir, dit lady Beauchamp avec colère ; il nous accompagnera, M. Montagu. »

Sir Everard ne répliqua rien, et le docteur Hoare prit congé de lady Beau-

champ après avoir engagé Edward à dîner.

Le capitaine Néville et son docile élève sortirent pour les emplètes ; elles furent terminées en peu d'heures, et ils étoient près d'arriver chez lord Roseville, lorsque tout-à-coup le capitaine s'écria : « Voici un opticien, j'avois oublié qu'il vous faut une lorgnette.

— Oh ! j'y vois parfaitement ; une lorgnette me seroit inutile.

— Venez, venez, mon cher, il s'agit bien de l'utilité ; à quoi sert ce grand chapeau sous votre bras ? à rien ; eh bien ! sans lui vous auriez l'air d'un Hottentot. Faites comme les autres, et laissez de vieux philosophes comme le docteur Hoare chercher la cause des usages que vous suivrez. »

Le capitaine ayant terminé cette importante affaire, mena Edward chez le comte de Roseville où lord Barton et le docteur l'attendoient.

CHAPITRE IV.

Changement soudain.

« Vites-vous la personne qui me fit demander hier soir, et remit une lettre pour moi, demanda Edward en entrant à l'un des gens du comte de Roseville?

— Oui, Sir.

— Est-il revenu ce matin? a-t-il dit s'il reviendroit?

— Non, Sir, il ne parla pas en sortant; mais il paroissoit affligé. J'imagine qu'il vouloit réclamer quelques secours, et qu'il étoit plus heureux lorsqu'autrefois il venoit voir Milady.

— Comment avez-vous pu former ces conjectures?

— Le voici: lorsqu'il vint il dit qu'il vous attendroit; je le conduisis dans cette petite pièce à droite, il y resta

quelques minutes, puis il sortit très-agité. « Mon cher, me dit-il en me prenant la main, je ne puis rester dans cette chambre, il y a là un tableau qui me rappelle trop fortement les jours de mon bonheur.

— De quel tableau vouloit-il parler, demanda Edward? — Il n'y en a qu'un : c'est le portrait de Milady avant son mariage. »

Edward s'élança dans la pièce où étoit ce portrait. La ressemblance lui parut frappante. Cependant le tems et le malheur avoient dérobé à l'original ce sourire angélique et ce regard serein. Edward regardoit le portrait et répétoit les paroles de son père. « Ce tableau me rappelle les jours de mon bonheur. » Mille idées confuses vinrent assaillir son esprit : l'inimitié de l'étranger pour lord Roseville, son estime pour la comtesse, sa conduite extraordinaire, ses expressions, lorsqu'à la première en-

trevue il avoit appris la démolition de Darlingthon-Hall, les dangers qu'il sembloit craindre, la bonté tendre et attentive de lady Roseville pour lui-même, la manière extraordinaire dont il avoit été introduit dans cette famille; toutes ses pensées se mêloient aux sentimens de surprise qu'excitoit en lui la conduite actuelle de l'étranger. Il ferma la porte, se laissa tomber sur une chaise, et fixant encore ses yeux sur le tableau, il ne put s'empêcher de s'écrier : « N'est-il donc pas possible que ce soient là les traits de ma mère? Oui, c'est une inspiration, ma destinée entière se déroule à mes yeux. Je suis l'enfant de l'amour et désavoué par la loi. Mais où s'égare mon imagination? Le fils du comte est plus âgé que moi, et j'accuse un ange. »

La porte s'ouvrit. « Vous étiez seul, Montagu, dit lord Barton, j'avois cru entendre parler; ai-je interrompu

votre entretien avec ma mère, ou peut-être prépariez-vous quelques discours pour le parlement? »

Cette saillie donna le tems à Edward de se remettre, et l'arrivée du docteur Hoare acheva de le tirer d'embarras. « Ainsi, dit ce dernier en entrant, nous pourrons mener ici une vie aussi oisive qu'à Roseville-Parck; j'imagine que lord Barton vous a raconté que le voyage pour Lisbonne paroît fort éloigné, et cela étant, comment comptez-vous employer vos journées, jeunes gens?

— Oh! nous trouverons bien des moyens de tuer le tems, répondit lord Barton. — C'est donc là, Milord, votre seul but?

— Oh! ne moralisons pas. Je suis de fort bonne humeur et j'y veux rester. J'ai passé la matinée avec le marquis de Hartley, et vous savez que sa mère, la duchesse de Belgrave, dirige toutes

les parties de plaisir qui se font dans la société. Il m'a promis de me présenter aujourd'hui à ses sœurs, qui sont, dit-il, de charmantes filles. La duchesse est à Brompton dans une délicieuse maison de campagne; il m'y conduira dans sa caléche, car il a une caléche avec quatre chevaux gris. Sa mère veut qu'il suive toutes les modes, et il a un goût exquis.

— Miséricorde, s'écria le docteur! Est-ce lord Barton que j'entends? et ce genre d'occupation convient-il à un secrétaire d'ambassade? — Permettez-moi de vous dire un mot à l'oreille, répliqua lord Barton; apprenez que j'ai entièrement changé d'avis sur cette affaire, depuis que j'ai vu le marquis. Il dit que cet emploi seroit bon pour le cinquième ou sixième fils de lord Roseville; mais qu'avec mon caractère et mes espérances, étant le seul fils du comte, je mourrois infailliblement,

s'il me falloit passer ma vie à copier d'ennuyeuses dépêches.

— Et vous avez écouté ces discours extravagans?

— D'honneur, Docteur, je les ai trouvés parfaitement justes, et de très-bon sens. Il m'a montré trois de mes compagnons d'études que la diplomatie a fait tomber en consomption. Mais ils avoient de l'esprit et point de fortune, et cette carrière leur convenoit comme à M. Montagu. D'ailleurs ne parlez pas de tout cela à mon père, et nous éviterons des querelles inutiles ; car lord Hartley m'a dit que notre départ n'auroit lieu qu'au printems, si jamais il a lieu : ainsi nous aurons toujours l'hiver devant nous. »

Edward étoit muet d'étonnement ; il n'avoit rien lu dans les Métamorphoses d'Ovide qui lui semblât aussi miraculeux que le changement de lord Bar-

ton ; le docteur et lui se regardoient avec surprise.

Un violent coup à la porte se fit entendre, et lord Barton s'écria : « Voici Hartley : adieu, je dîne dehors. »

Edward et le docteur contemplèrent de la fenêtre, sans être aperçus, ce jeune courtisan de la mode. Il avoit à-peu-près vingt ans, et sa figure étoit efféminée. Quant à son costume il consistoit en une paire de bottes qui descendoient en grimaçant à moitié de la jambe, et un pantalon de drap brun ; trois ou quatre gilets rayés surmontés d'un schal turc noué négligeamment autour de son col, et une énorme redingotte de jockey complettoit sa parure. Le marquis, ainsi déguisé, étoit assis sur le siége de la calèche, menant ses quatre chevaux avec dextérité. Deux jockeis à cheval étoient à chaque portière. A côté du marquis figuroit un des convives du petit souper de lady

Beauchamp. Mais la voiture qui, par sa forme, ressembloit à un corbillard, étoit vide.

« Comment, s'écria Edward, c'est là le costume d'un jeune seigneur ?

— Oui, c'est l'habillement du matin de nos élégans.

— Et qui est avec lui ?

— Devinez : vous voyez que c'est un homme qui a de la célébrité, car il attire bien plus les regards du public que le marquis.

— C'est sans doute quelque artiste.

— Vous avez raison ; et il exerce un art fort utile : il apprend à boxer. Voyez le marquis présentant cet illustre personnage au fils d'un comte. Ils disputent avec politesse sur la place d'honneur. Le marquis termine le débat, il reste sur son siége ; et le jeune lord et le boxeur sont menés par le fils d'un duc. Quel sujet pour la plume d'un savant !

— Je suis de plus en plus étonné de la conduite de lord Barton, dit Edward. »

Le docteur soupira, et, croisant ses mains derrière son dos, il se promena quelque tems en silence ; enfin il s'assit, et dit : « Eh bien, Sir, vous-même, que ferez-vous ?

— Je vous prierai d'avoir la bonté de m'indiquer la manière la plus avantageuse d'employer mon tems jusqu'à l'arrivée de milord.

— Il n'est pas trop naturel qu'un jeune homme de vingt-un ans ait tant de déférence pour un vieillard de soixante.

— Croyez-moi, Sir, je parle sincérement, et je ne veux ni feindre des goûts que je n'ai pas, ni cacher ceux que je puis avoir.

— Et cependant, Sir, à Londres, ceux qui connoissent la combinaison singulière de circonstances qui vous a

fait ce que vous êtes vous prendront pour un hypocrite, si vous n'en devenez pas un; et si vous n'affectez pas quelques vices à la mode. La moitié des folies auxquelles se livrent les jeunes gens de ce tems, ne sont pas produites par leurs foiblesses et leurs vices. La route est tracée à ces esclaves de la mode, et s'ils refusent de la suivre on les accuse d'hypocrisie ou de bizarrerie. Aussi un grand nombre d'entr'eux sacrifient leurs goûts et leurs sentimens pour se livrer à une imitation servile. Si lord Barton, par exemple, étoit resté sous les yeux de son père, sans autres modèles que ceux qu'il a eus jusqu'ici, il les auroit copiés exactement; mais je prévois qu'à Londres il montreroit bientôt un manque total de caractère et d'originalité d'esprit, à moins qu'il ne fût promptement assujéti à une occupation sérieuse. Si le retard de son départ lui fait passer l'hiver

ici, il en résultera que lord Barton deviendra aussi frivole, pour ne pas dire aussi vicieux, que vos jeunes seigneurs les plus à la mode. Mais je vous parle avec autant de franchise que si vous étiez mon secrétaire au lieu d'être celui de mon élève. Comment se fait-il que vous ayez ainsi gagné ma confiance et mon affection ? Malgré la disparité d'âge, j'éprouve plus de plaisir dans votre société que dans celle d'aucun homme que j'aie connu depuis la mort de mon digne ami Montagu, dont lady Roseville vous a donné le nom.

— Que dites-vous, Sir, s'écria Edward avec vivacité, y a-t-il donc eu réellement un Edward Montagu ?

— Demandez à l'aimable original de ce portrait (il montroit celui de lady Roseville), et des larmes de tendresse seront sa réponse.

— De tendresse..., Sir..., vous me blâmerez...

— Et de quoi?

— D'oser me livrer à des pensées que... Je vous demande pardon.

— Je ne vous entends pas, dit le docteur surpris; vos pensées vous ne les avez pas encore exprimées; mais ce n'est pas la première fois que j'ai remarqué les épanchemens d'un esprit ingénu à travers une réserve qui, j'en suis sûr, vous est pénible; je n'ai, à la vérité, d'autres droits à votre confiance qne ceux qui peut-être me sont acquis par mon sincère désir de vous voir heureux.

— Oh! Sir, votre bonté m'afflige, interrompit Edward; ne pensons plus à cela. — A quoi? — A Montagu..... Je veux dire à lady.....

— Combien la dissimulation est difficile à soutenir pour un cœur sincère! La liaison de lady Roseville, avec mon vieil ami Montagu, a fait naître quelque idée dans votre esprit. Cette idée, je

le vois, est indigne de vous..... votre physionomie vous trahit.

— Bon Dieu ! Sir..... sûrement.

— Plus d'évasions, jeune homme ; la pensée étoit involontaire, et votre erreur assez naturelle. Ainsi votre honte est mal fondée. Mais laissez-moi vous convaincre d'une importante vérité dont je suis aussi certain que de mon existence. Vous avez trouvé dans lady Roseville la bienfaitrice la plus désintéressée, et je rougis pour vous de me voir dans la nécessité de vous dire clairement que vous n'avez nulle affinité avec la plus pure de toutes les femmes. »

Edward baissa la tête avec confusion. Le docteur vit sa peine sans paroître la remarquer, et prenant un ton familier et indifférent : « L'Edward Montagu dont je parlois, avoit, dit-il, quarante ans de plus que miss d'Arlington, lorsque ce portrait fut peint. Je me rappelle encore qu'il fut placé

dans le parloir de d'Arlington-Hall, le soir d'avant le départ de Montagu et de sir Alfred Beauchamp. « Sir Alfred Beauchamp, s'écria Edward! — Oui, ce noble jeune homme étoit alors sous la tutelle du père de lady Roseville. Montagu étoit son gouverneur, et il avoit surveillé l'éducation de miss d'Arlington, celle de son père et la mienne. Ils prirent congé de nous, et nos larmes se confondirent. Larmes prophétiques; car nous ne les revîmes plus. Si le poignard des assassins les avoit épargnés, votre bienfaitrice auroit porté le nom de Beauchamp au lieu de celui de Roseville.

— Cher Sir, dit Edward, combien je suis reconnoissant de tant de bonté et de confiance! Dans toutes les conversations que j'ai eues avec le vieil intendant de l'abbaye, il m'a toujours tu cette partie de l'histoire de ses maîtres.

— Je devine ses motifs : son attachement pour cette famille, lui faisoit jeter un voile sur les soupçons que tout le monde avoit conçus. »

Ici le docteur Hoare raconta l'aventure des deux Beauchamp et de M. Montagu, à Florence.

Edward écoutoit ce récit avec attention ; mais au nom de la signora Belloni, l'avis qu'il avoit reçu le soir précédent, « gardez-vous de la syrène Beauchamp » retentit à ses oreilles : il tressaillit par un mouvement involontaire de surprise et d'horreur.

« Je crains, Sir, dit-il, qu'il n'y ait quelque crime caché dans tout ceci ; les Bellonis ne peuvent être innocens. Mais il est surprenant qu'on n'ait fait aucune recherche pour éclaircir ce meurtre.

— L'affaire de tout le monde, répliqua le docteur, n'est l'affaire de personne. Dans une ville étrangère où

ils n'avoient aucune connoissance qui auroit pu s'intéresser vivement au Baronet et à son ami, lorsqu'un frère montroit tant d'insouciance. Les corps furent trouvés et enterrés. Le successeur suivit le convoi, et ensuite il épousa l'italienne qui porte maintenant le nom de lady Beauchamp.

— Vinrent-ils promptement en Angleterre ?

— Non, ils restèrent long-tems à Florence ; ensuite ils allèrent à Paris, où ils vécurent dans la plus extravagante dissipation qui épuisa bientôt les revenus accumulés par l'excellent père de lady Roseville, pour rendre à la maison de Beauchamp son ancienne splendeur. Lorsque la dernière guinée qui put être levée sur ses biens fut dissipée, sir Edward et sa femme disparurent soudainement de Paris, et l'on n'entendit plus parler d'eux jusqu'à la mort du baronet qui, dit-on,

arriva en Suisse. La veuve ne fit pendant quelque tems aucune réclamation sur les biens du mari ; mais enfin le signor Belloni, qui parut alors pour la première fois, vint à Londres, et l'on apprit de lui que la veuve étoit restée grosse, qu'un fils héritier du dernier baronet étoit né à Bâle, et avoit été baptisé dans la foi protestante sous le nom d'Everard, en mémoire de son père.

— Il y a quelque mystère dans toute cette affaire, dit Edward. Avez-vous jamais causé avec ce malheureux jeune homme ?

— Une fois ou deux seulement, dans le paquebot ; mais lady Roseville éprouvoit tant d'horreur dans la société de la mère, que nous l'évitions soigneusement.

— Cette histoire m'intéresse beaucoup ; je ne sais pourquoi, je me sens une tendre vénération pour le nom de

Beauchamp, et un zèle ardent pour l'honneur de cette famille. La vieille abbaye et son vénérable gardien sont les premiers objets qui aient frappé fortement mon imagination, et ils ont excité mon enthousiasme.

— Il est fâcheux, dit le docteur en souriant, qu'il n'existe pas quelque jeune orpheline héritière de l'abbaye et injustement persécutée, vous rompreriez une lance en son honneur. Mais de ces visions romanesques il faut redescendre à notre position. Je suis le docteur Hoare, vieux garçon, ayant vu le monde, et disposé à faire profiter les autres de son expérience; vous êtes un jeune homme à qui Londres est inconnu; ainsi nous dînerons de bonne heure, si cela vous convient, pour aller au spectacle incognito; c'est un privilége dont nous ne jouirons pas quand nos grands personnages seront arrivés.

CHAPITRE V.

Le théâtre de Covent-Garden.

« Au théâtre de Covent-Garden, cria le docteur Hoare au cocher. Je vais jouir, dit-il à Edward, d'un plaisir dont je suis privé depuis long-tems. Il s'est passé bien des années depuis que, assis dans un coin du parterre, j'assistai pour la première fois à la représentation d'une pièce nouvelle; il me seroit impossible de vous exprimer tout le plaisir que j'éprouvois dans ces occasions, sur-tout lorsque l'auteur avoit le bonheur d'échapper aux sifflets; ce qui arrivera j'espère à celui de la pièce d'aujourd'hui. »

Ils descendirent dans Bond-Street, où la foule étoit déjà rassemblée et attendoit l'ouverture des portes.

« Voulez-vous donc vous risquer dans cette foule? dit Edward au docteur.

— Oui, sans doute, répondit celui-ci, » en boutonnant son habit, et se préparant à soutenir le choc : « Oui, je le veux, répéta-t-il avec vivacité. J'ai resté quelquefois trois heures à la porte d'un théâtre pour parvenir à voir jouer une pièce nouvelle, et je sais me servir de mes coudes tout aussi bien qu'un autre. Tenez-vous ferme, écartez vos bras de tems en tems, et quand on ouvrira les portes, ne vous laissez pas serrer près du mur. »

Après quelques minutes d'attente, les portes s'ouvrirent, et les oreilles d'Edward furent tout-à-coup assaillies par cent cris tumultueux : « Reculez donc. — Prenez garde à vos poches. — Ne me serrez pas si fort, Sir. — Vous étouffez cette dame, Sir. — Elle se trouve mal. — Oh! ciel, j'ai le bras rompu. — Sir, il faut être bien mal

élevé pour nous presser aussi rudement. — Madame, ce monsieur me pousse malgré moi. »

Edward, pour qui cette scène étoit nouvelle, éprouvoit une alarme réelle, et son guide l'assuroit en vain que l'impatience excitoit seule tous ces cris.

A la fin ils parvinrent à entrer dans la salle, et là toutes les vociférations se changèrent en gracieux sourires, à l'exception des plaintes de quelques jeunes provinciaux qui déploroient encore le dégât que leur parure avoit souffert. Les yeux d'Edward eurent alors une ample occupation. Le bruit les dirigea d'abord vers les hautes régions appelées paradis. Les voix discordantes accompagnées de sifflets appeloient sur tous les tons : « Jones, où êtes-vous? — Wilson. — Jerry. — Jem. — Ici. Montez. — Où est Sally? — Venez donc ici. »

Le docteur Hoare avoit pris son ancienne place, sur le premier rang du parterre, et tandis qu'Edward regardoit au paradis, le docteur, appuyé contre l'orchestre, rajustoit sa perruque. Bientôt il aperçut, à quelque distance, un ancien ami, et, l'appelant près de lui, ils entamèrent une dissertation sur le mérite des acteurs à la mode.

L'attention d'Edward se partagea entre leurs discours et l'aspect nouveau pour lui de l'intérieur d'une salle de spectacle. Le cercle de beautés qui alors remplissoient les loges étoit enchanteur; ses yeux erroient d'objet en objet avec délices. Cependant une loge attira bientôt plus particulièrement ses regards, et il interrompit la conversation des deux critiques pour montrer au docteur la famille Beauchamp accompagnée par le capitaine Néville; le docteur, en retour, lui montra

dans la loge voisine la duchesse de Belgrave et ses charmantes filles.

Lady Beauchamp, assise sur le banc de devant, et la tête appuyée sur sa main, déployoit par cette attitude la beauté remarquable de ses bras ornés de riches bracelets de diamans; elle avoit Néville près d'elle, et de l'autre côté une femme qu'Edward se rappela d'avoir vue au petit souper. Belloni et le mélancolique Everard étoient assis derrière.

Un des amusemens du parterre, avant que la toile se lève et dans les entr'actes, c'est de nommer à leurs voisins les personnes qui remplissent les loges, ou de former des conjectures sur leur compte lorsqu'elles leur sont inconnues. Sur le second banc, près d'Edward, étoit assis un homme gros et court dont le costume et les manières n'annonçoient pas qu'il dût voir très-familièrement les ducs et les du-

chesses. Cependant la connoissance universelle des noms et des aventures de toutes les personnes de distintion convainquit Edward que ce devoit être un homme d'une grande importance. C'étoit un officier de police. La science contenue dans la tête du petit homme fut bientôt mise en évidence par la curiosité d'une femme qu'il accompagnoit, et Edward entendit leur dialogue.

« Quelle est cette femme en turban? Comment s'appelle le vieux gentilhomme qui lorgne? » Et vingt autres questions de cette sorte reçurent des réponses satisfaisantes. Enfin la dame faisant la ronde des loges, parvint à celle où étoient les Beauchamp. « Je vous prie, demanda-t-elle, quelle est cette dame dont les bracelets sont si beaux? — Elle s'appelle lady Beauchamp, répliqua l'oracle; elle est venue de je ne sais quel pays étranger.

L'homme que vous voyez derrière avec un habit boutonné jusqu'au menton, étoit une espèce de moine dans quelque communauté catholique; il se fait passer pour son oncle, mais je n'en crois rien. Le jeune homme assis près de lui, est Sir Everard Beauchamp, le fils de l'étrangère, dit-on; mais c'est un autre conte; je dévoilerai bientôt leur origine. J'ai des soupçons sur eux depuis leur liaison avec cette autre femme qui parle au capitaine Néville. — Qui est-elle donc? — C'est la plus habile joueuse que nous ayons, et son mari l'un des plus grands filoux de Londres. —Voyez, dit la dame, et cela montre impunément sa face en public! Il est certain qu'on peut juger des personnes par la compagnie qu'elles fréquentent, et je répondrois que lady Beauchamp fait valoir son adresse au jeu à l'exemple de sa compagne. — Oh! j'ai bien autre chose à lui

reprocher ; mais j'attraperai bientôt la belle lady, si lady elle est, ainsi que ce damoiseau de Néville, un de nos chevaliers d'industrie. Il n'a pas une obole de fortune, et cependant il figure dans toutes les assemblées, et entretient un carosse et des valets. Il sait gagner la confiance de nos jeunes gens de qualité, et, sous prétexte de former leur goût et leurs manières, il parvient à se fournir d'argent à leurs dépens. »

Jusque-là Edward n'avoit pas perdu un seul mot de cette conversation, et laissoit le docteur et son vieil ami causer du passé ; mais les musiciens parurent dans l'orchestre, et bientôt la toile se leva.

Le sujet de la pièce étoit la substitution d'un enfant dérobé à ses parens à la place d'un enfant mort. Les situations avoient un rapport avec l'histoire d'Edward, qui fixa toute son attention,

et l'auteur lui arracha tour-à-tour des larmes et des sourires. Cependant au lieu de faire part de ses remarques à ses compagnons ou d'écouter leurs observations pendant l'entr'acte, il prêta de nouveau l'oreille aux discours du petit homme dont l'œil perçant se promenoit avec avidité dans toute l'étendue de la salle. Cependant il ne lui échappa rien qui méritât une attention particulière jusqu'à la fin du quatrième acte. Alors sa compagne dit assez haut pour être entendue par Edward : « La duchesse de Belgrave parle bien familièrement au capitaine. — Oui, et je ne conçois pas pourquoi, car ils sont ordinairement à couteaux tirés. Mais quel est le jeune homme qu'il présente à elle et à ses filles, continua le petit homme, en prenant sa lorgnette? Ah! je le reconnois; c'est l'héritier de cette famille si riche qui doit tout éclipser cet hiver, lord Barton. Maintenant je

veux être un sot si je n'ai pas deviné le mystère. Avez-vous lu dans les journaux l'aventure d'Edward Montagu?... (Edward, tremblant, s'appuya sur la balustrade de l'orchestre) de ce jeune homme qui fut recueilli et élevé par lord Roseville, qui est devenu si beau, si savant, et a dernièrement sauvé la vie à une jeune lady? — Oh! oui vraiment, c'est une histoire très-pathétique; mais je ne croyois pas qu'elle fût vraie. — Oh! très-vraie, et je commence à démêler la ruse. Maître Néville se croit très-habile, mais il ne m'abusera pas si aisément qu'il le pense. Je vois pourquoi son valet de chambre étoit si tard au bureau du journal la nuit dernière. Pauvre duchesse de Belgrave! ce Néville lui fait croire qu'il gouverne à son gré les Roseville, et qu'il introduira elle et ses filles dans cette riche famille. J'ai su par Saunders, son valet de chambre, qu'il ne

s'est lié avec les Beauchamp qu'en revenant de l'étranger; il leur promit de les présenter ici dans la société, et le diable, favorisant ses projets, la famille Roseville se trouva dans le même paquebot avec eux; il apprit bientôt que le comte désiroit un bien voisin du sien appartenant aux Beauchamp. Il travailla à mettre d'accord les deux parties, fit un voyage dans le nord avec un estimateur, et parvint à faire croire à l'un et à l'autre qu'il leur avoit rendu un service important. C'est pendant ou depuis ce voyage dans le Cumberland, m'a dit encore Saunders, que le capitaine a trouvé Edward Montagu tellement en faveur près du comte qu'on le croit son fils. Mais enfin, qu'il soit ce qu'il voudra, Néville a eu l'art de s'en emparer, de l'amener à Londres chez lady Beauchamp, et de faire mettre leur arrivée dans le journal.

— Et qu'est-ce que tout cela produira ?

— Oh ! nous autres, qui voyons le monde de près, nous comprenons le manége. Ecoutez bien, Kitti, la famille Roseville sera tellement à la mode cet hiver qu'il n'y aura ni femme ni fille de duc ou de lord qui ne donnât son petit doigt pour être priée à ses assemblées. Si donc le capitaine réussit à faire croire qu'il a de l'influence sur les Roseville, il pourra mettre tout Londres à contribution, et c'est justement ce qu'il compte faire, mais il ne m'échappera pas. »

La toile se leva alors pour le dernier acte de la pièce qui finit au milieu des applaudissemens.

Il étoit tard ; Edward et ses compagnons quittèrent la salle à la fin de l'épilogue, et le docteur dit tout bas à Edward qu'il avoit entendu une grande partie de la conversation du

petit homme. « Nous parlerons de tout cela dans un moment, ajouta-t-il. »

Ils parvinrent à la rue, et là, une scène qui ne faisoit nulle impression sur les habitués du spectacle, remplit Edward d'étonnement. La nuit étoit sombre, mais à la lueur des torches portées par une foule de petits malheureux dont les voix enfantines répétoient « faut-il éclairer? qui demande sa voiture? approchez, cocher, » se joignoit encore celle de cent flambeaux portés par des laquais. Le mélange confus du bruit des voitures, des juremens des cochers et des cris des valets, offroit un spectacle intéressant à l'esprit observateur d'Edward. L'ami du docteur étoit âgé et peu dispos, le docteur lui-même avoit un peu oublié la distribution des sorties, et Edward se trouvoit dans un pays inconnu; ils furent donc forcés de se retirer sous le pérystile où se tenoit une longue file de valets à

travers laquelle chacun gagnoit sa voiture. Le docteur et son ami se placèrent derrière cette espèce de rempart ; ils occupoient ce poste avec Edward depuis quelques minutes, lorsqu'une voix cria : « La voiture de la duchesse de Belgrave », et l'écho avoit à peine cessé de répéter ce cri, que ceux-ci, les gens du capitaine Néville, les gens de lady Beauchamp le firent retentir de nouveau.

Edward regarda attentivement, et bientôt une femme charmante s'avança appuyée sur le bras de lord Barton ; c'étoit lady Suzanne, la fille aînée de la duchesse. Ils étoient suivis par le capitaine Néville, donnant un bras à la duchesse elle-même et l'autre à lady Caroline sa seconde fille.

— Hartley se conduit mal, dit la duchesse, je suis fâchée, mylord, qu'il vous ait laissé prendre la peine de nous conduire.

— Hartley s'est acquis mon éternelle reconnoissance, madame, puisque je lui dois ce bonheur, répondit lord Barton.

— Très-bien, très-bien, dit à demi-voix le docteur Hoare; le jeune homme fait de grands progrès.

— Madame, se hâta d'ajouter Néville, il n'existe pas un Pair dans tout le royaume qui n'enviât son sort avec raison. »

La voiture de la duchesse et celle du capitaine s'approchèrent, et partirent bientôt avec rapidité.

Belloni, sir Everard et lady Beauchamp succédèrent à ce groupe. Le dépit éclatoit dans la physionomie de lady Beauchamp; elle agitoit son éventail en marchant, et se mordoit les lèvres : au moment où elle passoit devant le trio caché, on l'avertit que sa voiture l'attendoit. « Etes-vous sûr, dit-elle au valet, que M. Montagu et

le docteur Hoare fussent au spectacle?

— Oui, Milady, je les ai vus dans le parterre. — Bonté divine! Dans le parterre! — Dans le parterre, répéta Belloni, en haussant les épaules! Je vous avois dit, ajouta-t-il à demi-voix, qu'il vous glisseroit à travers les doigts, lorsque le grave docteur seroit arrivé.

— Que Néville y prenne garde, répliqua lady Beauchamp en partant, car je ne serai pas sa dupe impunément.

— Que signifie tout cela, demanda Edward étonné?

—Cela signifie des projets coupables, répondit le docteur; mais, puisque nous les avons découverts, nous saurons les prévenir. »

La foule, pendant ce tems, s'étoit dispersée; ils sortirent de leur retraite, et le docteur retourna avec Edward chez lord Roseville.

CHAPITRE VI.

Une Victime de la mode.

La duchesse de Belgrave avoit été universellement admirée pour sa beauté, et même lorsque ses charmes eurent perdu la première fraîcheur de la jeunesse, l'élégance de son goût, la grâce de ses manières, ses talens et la splendeur de son rang la faisoient encore briller avec éclat dans les cercles des femmes les plus à la mode. Cependant depuis quelque tems cet astre avoit rapidement décliné, et sembloit prêt à disparoître de l'horison, ou, pour parler un langage qui sera peut-être mieux entendu, puisque dans ce siècle l'argent est devenu le synonyme de la gloire, de la vertu et du bonheur, la duchesse de Belgrave étoit ruinée.

Transportée, dès le printems de sa vie, de la solitude dans le grand monde, sa jeune et vive imagination fut éblouie par cette élévation soudaine, et la confiante franchise de son cœur la rendit aisément dupe des tendres amis qu'elle comptoit par centaines. L'homme à qui sa destinée se trouvoit liée mettoit sa seule ambition à se voir cité comme le plus joyeux et le plus insouciant amateur des plaisirs de la table et d'une vie libre et indépendante. La félicité conjugale fut donc rayée du catalogue de ses espérances, et elle devint aisément victime de l'adulation, lorsqu'elle eut découvert que le cœur, dont elle attendoit les hommages, étoit à-la-fois indifférent pour ses charmes et insouciant pour sa réputation.

Au premier signal la charmante duchesse de Belgrave s'élança dans la carrière de la folie, et bientôt son rang, ses talens et sa vivacité lui soumirent

cette foule frivole dont elle avoit suivi les pas. Orgueilleuse de l'empire qu'elle exercoit, elle s'enivroit des suffrages universels; et pourroit-on s'étonner que pour assurer ce triomphe, une jeune femme sacrifiât la paix de son cœur? Dans les premiers tems de profusion et d'extravagance, le mal fut caché par la foule de flatteurs en habits de fêtes qui l'environnoient. A peine le premier besoin d'argent, suite inévitable d'une dépense illimitée, se fit-il sentir que cent offres de secours l'éloignèrent. La facilité avec laquelle cet embarras se dissipa, fut la cause fatale de toutes les humiliations dont elle fut abreuvée par la suite.

La vue de son coffre épuisé couvrit d'abord d'une brûlante rougeur ses joues baignées de larmes, tandis qu'atteint d'un froid mortel son corps frissonnoit de terreur. Mais lorsque sa simple signature eut produit un mil-

lier de livres, les sentimens d'une juste horreur pour le désordre ruineux furent repoussés comme les vapeurs d'un rêve lugubre, et la prudence et l'économie mises de côté comme des vertus triviales.

C'étoit ainsi que, de jour en jour, elle s'enfonçoit davantage dans le tourbillon d'une vie dissipée, en cherchant à suppléer au vide d'un cœur mécontent par un bonheur illusoire que l'orgueil croyoit toujours saisir et que l'amour-propre promettoit toujours, mais qui laissoit le regret et les remords pour seules traces de son existence fugitive.

Cependant elle résolut de suivre le genre de vie qu'elle avoit si imprudemment adopté; à la crainte de manquer d'argent, à la honte d'emprunter, succédèrent le défi de l'un et la science pratique de l'autre. Ces extravagances produisirent la plus urgente détresse

qu'elle chercha à voiler par de nouvelles profusions, et bientôt sa position devint tout-à-fait désespérée.

Elle étoit trop orgueilleuse pour se retirer de la carrière où elle s'étoit élancée ; son esprit se révoltoit à la seule idée de la solitude. Déterminée à courir tous les hasards, elle travailla avec une nouvelle ardeur à désespérer les plus élégans par son goût, et les plus riches par sa dépense.

Cependant, malgré la dissipation de sa vie, jamais Vestale ne porta au tombeau un cœur plus fidèle à ses vœux que celui de la duchesse de Belgrave ne le fut à ceux qu'elle avoit faits à l'autel ; et malgré les murmures répétés par la calomnie, que la légèreté de ses manières sembloit autoriser, son ame étoit aussi pure que bienfaisante, et sa générosité ne fut restreinte que par sa pauvreté.

Telle étoit la duchesse de Belgrave :

son caractère sera encore mieux développé dans ses lettres qui, d'ailleurs, retracent avec fidélité quelques-uns des événemens de cet hiver si important dans l'histoire d'Edward Montagu.

A LADY FORESTER. (1)

« Je me trouve de bonne humeur ce matin, chère sœur, et, comme je calcule que cet accès peut durer à-peu-près vingt minutes, je veux vous en faire profiter. C'est un sacrifice de sœur; et je crois en vérité que si j'avois une amie assez charitable pour m'envoyer régulièrement à Edimbourg les nouvelles de Londres, je m'exilerois d'ici et irois contempler le monde de ma solitude. Mais, sans cet amusement, ma misantropie céderoit bientôt au besoin de retourner sur mes pas; car

(1) Lady Forester s'étoit retirée en Ecosse avec son mari et ses filles, pour rétablir une fortune endommagée par son goût excessif pour le plaisir et la dissipation.

quelles sont les délices du sage dans la retraite, si ce n'est de rire des folies humaines?

» Pour vous, ma chère, vous ne devez pas craindre que ce divertissement vous manque, car l'hiver va nous amener une ample recrue d'extravagans, et vous n'avez seulement qu'à souhaiter que je sois saisie de la manie d'écrire.

» Déjà les fameux Roseville sont arrivés. Toute la noblesse de la cité, avec qui je suis forcée de me lier pour plusieurs raisons fort importantes, ne parle qu'avec envie de l'étonnante richesse de cette famille. Ah! Cecilia, il nous en coûtera notre bonheur pour n'avoir pas compris plus tôt que dans cette île mercantile l'argent est la seule chose utile.....

» Pardonnez-moi cette tache à mon papier. J'ai, par hasard, levé la tête, et mes yeux ont aperçu dans la glace

un portrait de la duchesse de Belgrave, que j'aurois fait enlever s'il eût été en vente, m'en eût-il coûté mille guinées; c'est-à-dire, en supposant que j'eusse pu avoir cette somme. J'ai tressailli à la vue de ma figure du matin, mes lèvres étoient décolorées, et quelques larmes rouloient dans mes yeux; la plume m'est échappée, elle est tombée sur mon papier..... et voilà une tache d'encre. . . . . .

. . . . . .

» Je reprends avec une nouvelle plume. Néville est, comme vous savez, l'homme du jour; on ne peut rien faire sans lui. Nous avons conclu la paix et un nouveau traité d'alliance offensive et défensive. Une des stipulations fut remplie hier par une visite chez le moderne Crésus.

» Le comte est empésé et cérémonieux; mais, malgré la dignité de ses manières, chacun sait qu'il est encore

un associé secret des comptoirs de Lombard-Street. Il affecte cependant de dévouer tout son tems à l'étude des charrues, des semoirs et autres ustensiles champêtres. On m'a même assuré qu'il songeoit à publier ses derniers voyages, sous le titre d'*Observations sur l'Agriculture en France, en Espagne et en Italie.* La femme est une seconde Griselda; elle possède pourtant quelques qualités attrayantes; elle a de la sensibilité et du bon sens. Mais elle a une bonté si soutenue et une si désolante tranquillité d'ame, que je ne voudrois pas pour tout au monde me trouver tête à tête avec elle. L'astre levant, lady Emilie, que les sages de l'Orient annoncent depuis si long-tems aux grands hommes de l'Occident, n'est point un miracle de beauté : elle se met assez bien, et j'ai entendu dire des merveilles de ses talens; mais, comme sa mère, elle suit les règles de

la morale la plus austère et de la délicatesse la plus excessive.

» Il y avoit aussi là deux jeunes Italiennes de qualité qui servoient à grossir ce grouppe insignifiant, sans ajouter à sa variété. Enfin, Cecilia, on auroit pu se croire transporté aux jours de nos grands-mères, à ce tems où miss Byron étoit en vogue, si l'élégance désespérante des meubles et de la décoration des appartemens n'eût fixé l'époque.

» Oh ! combien mon cœur coupable viola les commandemens divins ! car je convoitois tout ce que je voyois, excepté les amès des pauvres créatures qui ne sembloient pas plus s'apercevoir de mes sentimens d'envie que si elles m'eussent reçue dans une chaumière.

» Tout ce qui m'entouroit avoit l'empreinte infaillible de la nouveauté, la forme antique et égyptienne. Assaillie par l'ennui et l'envie, j'aurois certainement succombé à ces deux maux

réunis, si je n'eusse été ranimée par l'arrivée de l'élégant Arberry, conduisant une figure que le duc son père présenta sous le nom de lady Rumble, sa cousine. Si Hogarth avoit pu revenir visiter la terre, c'eût été sans doute dans ce moment. Imaginez, Cecilia, une jeune vierge, pâle, maigre, édentée, et approchant de quatre-vingts ans, ainsi que le duc nous l'annonça pompeusement. Ses cheveux étoient roulés en forme de serpens, et son panier, ses manchettes, sa pièce d'estomac, ses hauts talons, la position de ses coudes fixés à ses côtés; enfin l'ensemble de sa démarche et de sa parure offroit une représentation si exacte d'une dame de la cour du feu roi, que j'aurois ri outre-mesure si l'apparition de ce fantôme ne m'eût causé une sorte de terreur. Arberry, qui avoit l'honneur de tenir la main de la vieille lady, lui fit faire le tour de la chambre, et

ensuite, avec la plus abominable malice, il la plaça près de moi sur le sopha. Je fus véritablement effrayée; le duc s'avança vers nous, et, après deux ou trois *hem*, *hem*, il dit avec majesté : « Lady Rumble, Madame, après une retraite de plus de quarante-cinq ans, s'aventure à venir à Londres pour le mariage prochain de mon fils.

—Quarante-cinq ans! m'écriai-je.— Davantage, davantage, cousin; car je me rappelle que je parus pour la dernière fois en public, au couronnement du roi actuel; je suivois votre mère, cousin, la duchesse de Dellaware, qui étoit la troisième dame dans l'ordre de la marche; elle avoit, ce jour-là (ici la vieille lady se tourna vers moi), le plus charmant brocard d'or qui eût jamais paru à la cour... Mais les modes ont changé depuis le couronnement.

— Il est certain, dis-je, qu'elles ont éprouvé quelques variations.—Oh! une

parfaite révolution, interrompit d'Arberry ; mais lady Rumble ne se laisse pas gagner par la frivolité du siècle : elle ne jette pas de côté une robe ou un bonnet qui lui sied bien, parce que l'on en a inventé depuis d'une autre forme.

— Êtes-vous l'avocat des vieilles femmes, ou bien riez-vous à leurs dépens, mon satyrique cousin ?

» Jusque-là, je n'avois pas cru autant de discernement à la vieille lady ; mais elle fit encore plusieurs remarques qui me donnèrent du regret de l'avoir jugée si promptement sur les apparences.

» Pendant ce tems, Néville, le marquis d'Hartley, et lord Barton étoient arrivés. Un regard significatif du capitaine m'annonça l'ascendant qu'il prenoit sur l'héritier de l'homme riche, et, delà, laissez-moi vous le dire, dépend le succès de mon complot... Un

complot... Cieux et terre, Cecilia, et je vis pour l'écrire ! Un complot, un plan pour amorcer, pour jouer, et ensuite pour piller... Tenez, je ferme les yeux, et je baisse la glace de ma toilette, de peur d'y voir une furie.

. . . . . .

» J'avois fait trois fois le tour de mon boudoir pour calmer les sensations douloureuses dont je venois d'être saisie, et je m'écriois enfin : Non, puissé-je périr, avant d'exécuter cette lâcheté ! Dans ce moment, Atkinson s'élança dans le cabinet : Oh ! milady, dit-elle avec effroi, ce maudit Juif est en bas, et fait un vacarme infernal pour avoir le montant d'un billet dont il prétend avoir donné la valeur. J'ai vu ici plus de cinq cents personnages de cette espèce, mais jamais un si farouche et si sauvage. Je suis étonnée qu'il ait pu parvenir jusqu'à votre antichambre.

— C'est par mon ordre, Atkinson; il faut que je le voie.

— Quoi ! milady veut lui parler elle-même ? En vérité, je ne crois pas qu'elle fût en sûreté avec lui. Je lui dirai que vous êtes sortie... que vous êtes malade.

— Si vous pouviez lui dire que je suis morte, alors tout seroit bien, Atkinson; mais, comme cela n'est pas, il est indispensable que je le voie.

» Je n'ai pas besoin, Cecilia, de vous raconter la scène qui suivit; vous en avez tant vu et lu de cette espèce! C'étoit en effet l'usurier le plus endurci avec qui j'eusse jamais traité. La honte, l'humiliation sembloient inévitables : il falloit payer le jour même 200 livres, je n'en avois que 21; je les lui offris. Ma pauvreté lui arracha une effroyable grimace; il murmura quelque chose entre ses dents, et je fus tellement pénétrée de terreur que je serois entrée

en accommodement avec le diable en personne, pour lui faire quitter la chambre.

» Dans cet instant Patrick entra avec une lettre de Néville ; elle contenoit trois billets de banque de cent livres chacun, et ce peu de mots : « Si vous gardez les billets, je regarderai notre arrangement comme conclu ; si, au contraire, vous avez quelque repentir, renvoyez-les par le porteur. Ce jour passé, il n'y a plus de retour. »

» Il n'y a pas de réponse, dis-je à Patrick ; et, attendant à peine qu'il fût sorti, je jetai sur le tapis deux des billets, m'écriant : Voici ce que vous demandez, prenez-le vîte, et sortez de cette maison.

» Ainsi, Cecilia, le dé est jeté ; comme César, j'ai passé le Rubicon, et ne peux plus revenir sur mes pas. Je continuerai cette lettre lorsque je serai plus calme. . . . . .

» Vous rappelez-vous, Cecilia, la manière touchante avec laquelle mistriss Siddons dit, dans *Isabella* : Pourquoi penser, puisque mes pensées ne m'apportent aucune consolation?

» De tous les savans auteurs qui ont existé depuis Jérémie jusqu'à Haunah-More, il n'en est peut-être pas un qui pût répondre à cette question. Je laisse donc là le triste soliloque de mes réflexions pour reprendre encore une fois la plume. Où en étois-je? Il me semble que j'introduisois sur la scène l'antique lady Aurora Rumble; mais j'ai sauté brusquement d'un sujet à un autre.

» Maintenant, j'ai à vous offrir une esquisse plus intéressante, celle d'un cœur jeune et sincère. Que deviendra-t-il après quelques semaines de séjour à Londres? Je ne peux le deviner. Mais j'ai maintenant à ma suite un charmant jeune homme qui, avec la poli-

tesse d'Arberry, les talens de notre jeune prince, et l'esprit de Sheridan, a découvert à mes yeux pénétrans un cœur sortant des mains de la nature. Aussi, la différence entre Edward Montagu et le moins corrompu de nos brillans courtisans est aussi frappante qu'entre le nouvel habit de ma fille Caroline et le lourd brocard de lady Aurora Rumble. Vous avez sans doute lu dans les journaux l'histoire de ce phénomène?

» Quel sort est réservé à cette créature si extraordinaire! Dieu seul le sait. Je l'ai vu pour la première fois chez lady Beauchamp. A propos de cette Beauchamp, j'ai besoin de vos avis. Néville travaille laborieusement pour amener une sorte de liaison entre son italienne et votre humble servante; mais je ne puis considérer si vîte Néville comme un ami désintéressé. D'ailleurs, je n'aime pas l'étrangère : vous savez

que je ne suis pas esclave d'une fausse délicatesse. Mais si vous étiez témoin de l'audace des Beauchamp, je crois, Cecilia, que, si l'art laisse encore entrevoir le vermillon de la nature, votre rougeur paroîtroit en dépit de vous.

» C'est à un petit nombre d'amis seulement qu'elle laisse connoître la liberté de ses principes : dans le monde elle se couvre d'un voile de délicatesse sentimentale qui la feroit croire un ange de pureté. Vous savez que de tous les vices qui défigurent l'espèce humaine, l'hypocrisie m'a toujours paru le plus dégoûtant. Cependant il est peut-être un des moindres qu'on puisse lui reprocher. Je la soupçonne d'agir avec une cruauté révoltante envers son fils sir Everard.

» Ce jeune homme, qui a depuis peu de jours atteint sa majorité, est sujet à des accès de sombre mélancolie : il a

même, m'a-t-on dit, essayé d'attenter à sa vie. Nul doute que cette espèce d'aliénation d'esprit n'exige qu'il reste sous la surveillance de sa mère; mais les traitemens barbares sont aussi condamnables qu'inutiles.

» J'aime encore moins le signor Belloni que sa nièce; cet italien, quoique laid et déjà vieux, sait paroître aimable quand il le veut; mais je suis convaincue que sous un extérieur gracieux et prévenant, il cache le cœur d'un vrai démon. Si j'étois indépendante, ces gens sauroient bientôt que je les méprise; mais, Cecilia.... ils ont des coffres pleins d'or! et moi.....

» Avez-vous jamais su, ma chère, combien de tems un cœur doit souffrir avant de succomber aux angoisses de l'humiliation et du repentir? Il y a déjà des années que le mien éprouve une douleur déplaisante; mais depuis quelques jours les attaques ont été si vives

et si répétées, que pour vous avouer un secret soigneusement caché à tout autre, je suis persuadée que le mal est sans remède.

» Maintenant, ma chère, si vous êtes près d'une table à thé, ou de quelques vases précieux, éloignez-les; car vous allez tressaillir : sachez que moi qui, semblable à Rolla, n'avois jamais ployé les genoux devant l'homme, je suis tombée aux pieds de.... Cherchez, Cecilia, parmi tous les habitans de la terre, de l'air et des ondes; qui nommerez-vous?.... J'écrirai le mot, quoiqu'il choque ma vue..... de mon mari.

» . . . . . .

Tandis que je traçois avec peine cet aveu humiliant, Atkinson est entrée avec mon thé. Je crois qu'elle m'a sauvé la vie; au moins elle m'a donné la force de continuer cette lettre.... Vous jugerez si je pouvois éviter de me lier avec Néville et les Beauchamp, et vous

pouvez intituler ce récit, *histoire de la duchesse et du jouailler.*

» Sachez donc que parmi les événemens bizarres de ce tems merveilleux, on peut ranger la fantaisie qui me prit d'aller au dernier cercle de la cour. Vous n'ignorez pas qu'on avoit murmuré depuis quelque tems que les diamans de la duchesse de Belgrave étoient joliment montés; mais qu'ils étoient faux. Il arriva par malheur que notre vaisselle d'argent avoit été envoyée quatre jours avant ce cercle chez le marchand pour être nettoyée, et que lui tenant la susdite vaisselle, me prêta, sans difficulté, une aigrette, un collier et des bracelets des plus beaux qui se fussent vus à St.-James; et maintenant à vous, Cecilia, qui lisez dans mon ame comme Dieu même, je jure qu'à l'instant où j'entrai dans le palais, je n'avois pas la plus légère idée de garder ces bijoux empruntés une heure après

ma visite. Mais St.-Antoine lui-même ne fut pas éprouvé par la tentation aussi vivement que votre foible sœur. Comme si le démon du mal eût conduit mes pas, à peine eus-je fait ma révérence que je me trouvai placée dans la salle à peu de distance de mistriss Torrington, dont l'image m'apparoît chaque nuit, depuis six mois, comme un fantôme, pour réclamer les deux milles guinées que je lui dois. Soit que ma splendeur empruntée parût trop éblouissante à ma créancière de la cité, soit qu'elle eût réveillé dans son ame quelques sensations qui me sont inconnues, je vis la colère, l'envie, la haine et tous les sentimens contraires à la charité sortir de chaque angle de ses petits yeux gris. Près de moi étoit assise la vieille douairière Beauclair, et bientôt les rides de ses joues et ses deux dernières dents furent mises en mouvement par une excla-

mation qui, tout en prouvant son tendre intérêt pour la dignité de la pairie, me démontroit en même tems que mon amie, mistriss Torrington, avoit raconté mon histoire à quiconque s'étoit senti le désir de l'entendre.

« Où en sommes-nous? dit la douairière assez haut pour être entendue, et quel tems que celui où l'on voit la femme d'un marchand venir au cercle de St.-James, aux dépens d'une duchesse! Je me rappelle qu'autrefois les gens de cette extraction se seroient trouvés trop heureux d'aller étaler leur richesse aux assemblées du lord-maire, au lieu de venir ici coudoyer la noblesse. Mais maintenant il ne faut s'étonner de rien, et bientôt les constables seront reçus à la cour pour grossir la foule. » Il y avoit, j'en conviens, beaucoup de malice dans les exclamations de la douairière, et elles eurent sur mistriss Torrington l'effet qu'elles devoient

produire. Le même jour, elle m'envoya formellement demander son paiement. Dans ce moment d'orgueil irréfléchi, j'envoyai porter les bijoux en gage par Bennet. La dette fut acquittée, et une guerre éternelle déclarée entre la duchesse de Belgrave et mistriss Torrington : j'allai chez le jouaillier deux jours après avec un air aisé et un cœur palpitant.

» M. Marchand n'étoit pas au logis ; mais on me demanda si je voulois laisser les bijoux.

« Non, je les garderai.... Quelle est leur valeur?— Six milles guinées. (Ils étoient en gage pour deux.) Je restai muette. Enfin dès que je pus respirer, je répétai : Je garde les bijoux et je m'arrangerai avec votre maître. Ordonnant aussitôt au cocher de me ramener, je levai la glace, et cachée dans le coin du carrosse, je fondis en larmes.

» J'arrivai chez moi, mais à peine

avois-je jetté mon schall que l'homme aux diamans parut devant moi avec l'air saisi de terreur.

» Qu'y a-t-il M. marchand?

— Milady !... pour l'amour de Dieu, Madame, qu'avez-vous fait des diamans?

— Insolent! comment osez-vous m'adresser une telle question?

— J'ai des raisons pour éclaircir ce fait.

— Je ne répondrai pas.

— Madame, il faut répondre.

» Je voulus tirer la sonnette, il retint ma main.

— Vous allez vous exposer, et je désire prévenir ce malheur.

» Dans ce moment, Cecilia, et pour la première fois depuis mon mariage, le duc, conduit par mon bon ou mon mauvais génie, je ne sais lequel, entra dans mon cabinet de toilette où la scène se passoit : — Prévenir ce mal-

heur ! Comment cette phrase, Sir, peut-elle être adressée à Madame ?

» Je tombai sur ma chaise, et je restai là sans mouvement, comme frappée d'enchantement.

— Milord... c'est... c'est...

— Finissons, Sir, racontez votre affaire.

— Puisque votre grâce le veut, je déclarerai la vérité. Mon nom est Marchand.

— Alors, avant d'aller plus loin, dites-moi, je vous prie, M. Marchand, pourquoi vous eûtes l'insolence hier de refuser la vaisselle que vous avez nettoyée, à mon intendant ?

— Milord, je.....

—Je veux seulement vous prévenir que j'aurai demain un grand dîner, et que si mon argenterie n'est pas ici aujourd'hui, vous pourrez vous en repentir long-tems.

— C'est pour l'argenterie, Milord, que je suis venu.

— Alors parlez sans crainte.

— Eh bien, Sir, je ne peux vous renvoyer votre vaisselle avant que Milady m'ait rendu les bijoux que je lui ai prêtés sur ce gage.

— Est-ce là tout ? Quelle honte, Evelina ! ne mettrez-vous donc jamais fin à vos folies ? Donnez les bijoux à cet homme, et qu'il sorte d'ici. Pourquoi déchirez-vous votre éventail ? Pourquoi ne rendez-vous pas les bijoux ?

» Je soupirai trois fois, et ensuite sans lever mes yeux qui admiroient le tapis : M. Marchand, dis-je, faites-moi le plaisir de sortir un instant, et j'expliquerai cette petite affaire à milord.

— Je n'ai pas besoin d'explication, Evelina, et vous M. le jouaillier, souvenez-vous bien que je veux être

damné si j'avance une obole pour son compte.

—Vous changerez d'avis, milord, quand vous saurez les raisons qui me font desirer de l'argent. Encore une fois, retirez-vous, M. Marchand. » Il quitta le cabinet.

« Maintenant, mon cher duc, ayez la bonté de me dire à quel heureux hazard je dois cette visite? Comment se fait-il que pour la première fois de ma vie, j'aie le bonheur de recevoir un mari dans mon cabinet de toilette?

—Madame, Madame, je ne suis point venu pour être trompé par de douces paroles. Je voulois vous avertir, Evélina, que la ville entière retentit du bruit de vos extravagances; voilà tout.» En terminant ce beau discours il boutonna ses poches, où jusqu'alors il avoit tenu ses mains. »

« (*D'un air fier et intrépide.*)—C'est trop juste milord; prenez soin de vos

poches et négligez votre gloire. Je vous assure que le dîner fera un aussi bon effet sur de l'étain que sur vos plats d'argent ; et d'ailleurs il sera fort amusant pour les convives d'apprendre que la vaisselle de la famille est en gage pour 2,000 guinées.

— Je vous dis, Madame, que je ne serai pas la dupe de vos ruses ; vous avez su, je le vois clairement, que l'argenterie étoit chez le jouaillier, et vous avez saisi cette occasion pour obtenir des bijoux ; car vous savez que sans une telle sûreté, votre nom et votre parole seroient de mauvais gages.

— Très-bien ! excellent ! bravissimo !

— Mais je trouverai les colifichets, Madame, je ne me laisserai pas gouverner par ma femme. Donnez-moi les clefs de cette cassette : ils y sont, et je la mettrai plutôt en pièces pour les avoir.

— Bacha !... Barbe-Bleue !...

— Donnez-moi les clefs, vous dis-je, ou bien ouvrez la cassette.

— Ni l'un ni l'autre, milord, sur ma parole.

— Damnation! vous ne rirez pas plus long-tems à mes dépens » ; et tout en parlant, il saisit ma pauvre cassette et la mit en pièces. Tout ce qu'elle contenoit roula sur le plancher, mais milord n'eut pour sa peine que des cosmétiques et d'autres bagatelles.

« Cesse, impétueux Borée, tes bruyans ravages, dis-je, d'un ton tragique !

— Votre calme me fait perdre patience : dites-moi où sont les bijoux, si non, je.....

— Point de menaces, et je vous raconterai tout avec candeur. Ils sont.... Je vous l'avois déjà dit au commencement de cette tempête, ils sont... C'est un vilain mot pour les lèvres d'une

duchesse, mais c'est la pure vérité, milord, ils sont en gage pour 2000 guinées. Donnez-moi un billet de cette somme et les bijoux seront rendus à Marchand, et la vaisselle au duc de Belgrave.

» Jusques-là vous voyez que je parlois en conquérant, mais voici l'humiliation que j'essaierai de raconter aussi fidèlement. Pour abréger la scène je passerai rapidement sur l'attendrissement de milord; j'en viens au moment où rappelant M. Marchand, il dit :

« J'ai appris, Sir, une vérité désagréable; mais attendez quelques minutes, j'enverrai chercher les bijoux, et vous les aurez.

— Oh ! je ne crains rien, milord.

—Comment? Que voulez-vous dire?

— Ils sont à présent entre les mains d'un magistrat, et j'ai couru ici de toutes mes forces pour prévenir une enquête.

— Une enquête, m'écriai-je! cet homme est-il fou?

— Oh! milady, milady, dit une voix que je reconnus pour celle d'Atkinson; et elle accourut. Ah! bon dieu, que ferons-nous, milady? la pauvre mistriss Bennet est prise par le constable, et ils disent que milady doit la suivre.

— Ceci devient sérieux, dis-je.

— Quel malheur, s'écria le duc!

— Je venois de chez le magistrat, continua Marchand : vous m'avez retenu si long-tems qu'ils auront envoyé après moi. « Ce qu'Atkinson appeloit le constable n'étoit pas moins que M. G.? le magistrat. Il entra avec la fidèle Bennet, et après la scène la plus humiliante, il résuma ainsi son histoire. M. Marchand jure que les bijoux prêtés à milady sont à lui, cependant ils ont été vendus par cette femme (mistriss Bennet) 3500 livres à un juif et pour

le compte, dit-elle, de la duchesse de Belgrave.

— C'est impossible, m'écriai-je, mistriss Bennet me doit son existence.

— Oh, oui ! Milady, et bien plus encore que ma vie, cela n'est que trop vrai ; je suis coupable, et je mérite cent fois pis que d'être pendue ; cependant c'est le plus indigne de tous les hommes qui m'a fait agir dans tout ceci.

— Votre mari, dis-je : continuez ; dites la vérité, c'est le seul moyen qu'il vous reste de m'être utile.

— Je vois qu'elle en avouera plus que je ne dois en écouter comme magistrat, ainsi je me retire, dit l'humain M. G.

» Alors mistriss Bennet, tombant à genoux, raconta que son scélérat de mari lui avoit persuadé de vendre les diamans, dans la supposition, écoutez ceci, Cecilia, dans la supposition que

je ne pourrois jamais les retirer. Il étoit impossible de nier que je l'avois autorisée à mettre les diamans en gage et il paroissoit également certain que les diamans ne m'appartenoient pas. Quand les mots félonie, escroquerie, commencèrent à faire pâlir mon pauvre mari, je m'éloignai de lui au désespoir, et je courus de chambre en chambre jusqu'à ce qu'enfin je tombai sans connoissance sur le plancher ; en recouvrant ma raison je me trouvai sur mon lit et la pauvre créature, qui malgré tous ses défauts a quelque sensibilité, assise à côté de moi.

— Où est Bennet, m'écriai-je ?

— Sur la route du pays de Galles, où elle restera prisonnière dans nos biens pour sa vie. Quant au mari il a consenti à partir pour l'Amérique ; les bijoux sont vendus, l'affaire est étouffée : ainsi tranquillisez-vous autant que vous le pourrez. Mais Evélina, la perte de votre honneur me touche

bien plus vivement que celle de 4000 guinées.

» Auriez-vous cru l'homme capable de faire un tel discours?

— Je me levai, je me jetai à ses pieds. Oui, Cécilia, moi orgueilleuse, je me jetai aux pieds de celui qui exprimoit un sentiment si généreux. Je cachai mon visage sur ses genoux et à peine puis-je articuler : Oh ! pourquoi ne fûtes-vous pas aussi attentif à cet honneur 24 ans plus tôt?

. . . . . .

» Mais après tout, Cécilia, que puis-je faire? devenir nonne, hermite? en vérité je ne saurois, pour cet hiver au moins; et pourtant je suis honteuse de demander.

» Ne faut-il donc pas alors, suivant l'ancien adage, emprunter ou voler. Je veux essayer la fortune avec ces Beauchamp, et comme Robin Hood, prendre au riche, pour donner au pauvre.

CHAPITRE VII.

L'Institution royale.

Lady Roseville avoit cru pouvoir se dispenser de rendre les visites de lady Beauchamp et de la duchesse de Belgrave. Le comte lui-même, averti par les paroles du public, sembloit partager son opinion. Cependant à peine eut-elle hazardé une remarque à ce sujet, qu'il se fit une révolution dans l'esprit du lord.

« Pure affectation de délicatesse, dit-il; l'envie cherche à ternir l'esprit brillant de la duchesse, et à calomnier sa conduite. Vous pouvez, si bon vous semble, adopter une société plus mélancolique; mais quant à moi je n'ai nulle envie de devenir le disciple des méthodistes.

— Vous savez mieux que moi ce qui est convenable, Milord, j'ai seulement donné mon avis.

— La duchesse de Belgrave, dit un laquais; Milady veut-elle la recevoir?

— Sans doute, répondit le comte; » et la duchesse suivie par ses deux charmantes filles, entra avec la légèreté d'un silphe.

« Mille remercîmens à lady Roseville, dit-elle, je ne devois pas espérer qu'elle me reçût de si bonne heure; mais j'ai pensé à ces jeunes personnes, et je n'ai pas voulu négliger l'occasion de les réunir pour une partie agréable. Il y a ce matin une lecture charmante, et je desirerois les faire jouir de ce plaisir instructif.

— Vos ennemis diront qu'assistant à cette séance vous cherchez à la rendre brillante.

— Les yeux fermés, je devinerois que cette réflexion est du docteur Hoare.

— Son talent pour la satyre, dit lord Roseville, le rend aussi indépendant que l'homme riche.

— Ou au moins aussi impertinent ; n'est-ce pas, Milord ? Mais je sollicite mon pardon.

— De quelle lecture est-il question ; demanda lady Roseville ?

—Sans doute de quelque dissertation, sur les étoffes nouvelles, dit le docteur ?

— Non, critique impitoyable, je vais vous rendre muet, et puissai-je confondre comme vous tous les détracteurs de la mode, aucune vue frivole ne nous occupe en ce moment. Faut-il vous apprendre que pendant votre exil les sciences ont brisé leurs chaînes ; qu'au lieu de rester confinées dans le territoire d'Oxford ou de Cambridge, elles se sont introduites dans la capitale, et que, favorisées par la protection royale, elles ont ouvert un temple dans Allermale-Street ?

— N'aviez-vous point encore entendu parler de l'institution royale?

— De l'institution royale, répéta le marquis d'Arberry qui entroit dans le salon suivi par Edward, le capitaine Néville et lord Barton! Allez-vous à l'institution, Mesdames?

— Oui, Sir, répondit la duchesse, et nous avions besoin de savans tels que vous pour nous expliquer les termes scientifiques.

— Oh! par grace, s'écria lord Barton en saluant les dames; que vos charmantes lèvres ne s'ouvrent jamais pour prononcer des mots aussi barbares, qu'hydrogène, oxigène, calorique et carbonique.

— Fi! lord Barton, dit la duchesse; voulez-vous donc que ces jeunes filles se fassent une réputation d'ignorance: la nomenclature des termes chimiques fera partie du langage à la mode cet hiver, et je ne serois pas surprise qu'a-

vant peu on adoptât pour s'expliquer les hiéroglyphes des Egyptiens, puisque déjà ils nous ont fourni des modèles de tous nos meubles. Bientôt un maître d'égygtien deviendra aussi nécessaire qu'une gouvernante française.

— Mais est-il bien amusant pour de jeunes demoiselles d'assister à une lecture sur le galvanisme?

—Oui, Milord, dit le docteur Hoare, l'attrait de la mode est irrésistible; il opéra l'hiver dernier un miracle bien plus étonnant que celui-ci, car il attiroit la foule aux sermons de l'évêque de Londres : on se disputoit un banc dans l'église de St.-James avec autant d'acharnement qu'une loge à l'Opéra.»

La duchesse observa qu'il étoit tems de partir, et malgré l'opposition des hommes qui avoient arrangé une autre partie, elle entraîna toute la société à la lecture.

Au moment du départ, Edward se

trouva seul sans avoir de dame à conduire ; mais la duchesse, qui donnoit le bras à lord Barton, regardant autour d'elle, dit de l'air le plus affable : « M. Montagu ne me laissez pas conduire par ce jeune homme, je veux prendre aussi votre bras. » Edward la salua, et reçut la main qu'elle lui tendoit avec grace.

En regardant la profusion de meubles égyptiens qui décoroient les appartemens, la duchesse eut peine à retenir un soupir; cependant elle sourit et s'écria gaîment : « Nous ressemblons aux enfans d'Israël sortans de la terre d'Egypte.

— Cependant, dit lord Barton, lorsque l'on est sous le même toît que votre grace, on ne peut se croire hors d'esclavage. »

Lorsqu'ils arrivèrent à l'institution, les salles étoient complètement remplies ; le lecteur haranguoit l'assemblée

sur la découverte du galvanisme dont il expliquoit le principe et les usages.

Edward s'étoit promis du plaisir et de l'instruction. Ce dernier espoir au moins fut trompé, car la conversation des dames étoit si bruyante, que l'éloquence et la science du pauvre lecteur étoient totalement perdus pour la plus grande partie de l'assemblée.

« Oh ! vous voilà, Milady ? — Quoi ! sir Harry, vous êtes devenu philosophe? — Qui l'auroit cru ! Sir Charles Torrington à une lecture sur le galvanisme ? — C'est qu'il est ruiné, mon cher, il a crevé tous ses chevaux de course, et il espère les ressusciter par le galvanisme. — Pourquoi n'écoutez-vous pas, Louisa ? — Mon Dieu, ma chère, je pourrai lire tout cela chez moi, et j'apprends dans ce moment une histoire délicieuse. — Non ; Madame, c'étoit la duchesse de Belgrave. — Mais, Madame, je suis certaine qu'il étoit ques-

tion de la duchesse de Drinckwater ; elle a réformé seize laquais et quatre voitures. — Vous êtes encore dans l'erreur, Madame, c'est seulement six laquais et deux carrosses ; on dit même que tout s'arrangera sans vendre un acre de terre. »

Tels étoient les sons confus qui frappoient les oreilles d'Edward, au lieu de la lecture scientifique qu'il comptoit écouter. Il observa les Beauchamp et le signor Belloni à l'extrémité de la salle ; on apporta près d'eux des siéges pour la duchesse de Belgrave, et les deux sociétés se réunirent. Mais Edward resta debout dans un coin, essayant d'attraper quelques mots de la dissertation sur le galvanisme. Il se sentit tirer par son habit, et en se retournant, il vit le docteur Hoare, qui l'engagea à le suivre dans le salon de lecture. Ils y trouvèrent M. Ogilvy, cet ami que le docteur avoit déjà ren-

contré au spectacle. « Eh bien! mon ami, dit le docteur en entrant, que pensez-vous maintenant des modernes ? la science, vous le voyez, est protégée par la mode.

— Absurdité, répliqua Ogilvy, tous ces gens deviennent fous ; ne profanez pas la science en associant son nom avec celui d'un dépôt de poëles, de cruches et de patates.

— Mais mon cher, cette foule de charmans disciples ne fait-elle pas honneur à la science ?

— Non, car elle lui rend un culte burlesque. Parmi les femmes il n'y en a pas quatre qui soient conduites ici par un desir réel de s'instruire ; et la seule consolation que je ressente, est de penser que l'attrait seul de la nouveauté les attire, et que bientôt elles déserteront.

— Vous n'approuvez donc pas, Sir ;

dit Edward, l'introduction des hautes sciences parmi le beau sexe?

— Je n'approuve point le systême qui produit une philosophie babillarde en jupon; quand nos femmes et nos filles feront des expériences sur le galvanisme, et que nos cuisiniers seront convertis en analyseurs chimistes, je ne vois pas quel bien il en résultera pour la société.

— Mais les occupations scientifiques, dit le docteur, ne sont-elles pas aussi avantageuses à la société que l'ancien amusement de faire de la tapisserie?

— Non, car le but de ces petits travaux, étoit de rendre nos maisons agréables à leurs maîtres, et la manie philosophique a une tendance absolument contraire. Nos parloirs sont changés en laboratoires, et nos salons retentissent de disputes savantes.

— Mais, Ogilvy, vous devez accorder quelque chose aux progrès du luxe.

Nos belles dames ne sauroient maintenant soutenir la vue d'un métier ou d'un rouet.

— Je conviens qu'il a dû s'opérer un changement aussi inévitable que nécessaire dans les mœurs des grands : lorsque la richesse d'un état augmente, le nombre de ceux qui vivent sans travailler augmente aussi ; je vais même encore plus loin, l'accroissement de la population, source de cette richesse, fait un devoir au riche de ne pas se rendre lui-même des services qui assureroient la subsistance du pauvre ; je ne desire donc pas que les duchesses du 19e siècle fassent des fauteuils ni de la toile. Mais n'y a-t-il pas d'autre alternative? Nont-elles pas la musique, la danse, la peinture, la poésie et le soin de leur toilette ? L'arrangement des bals et des assemblées ne leur fournissent-ils pas mille occasions d'exercer leur goût et leur imagination ? Je leur

permettrois encore la culture des fleurs, même un peu de botanique, en voilà bien assez pour leur amusement. Mais ne regardez pas le plus rude travail de l'intelligence humaine, l'étude des sciences abstraites, comme un agréable passe-tems pour des femmes.

— Franchement, dit le docteur, je suis de votre avis; mais puisque vous n'approuvez pas cette institution, puis-je vous demander quel motif vous y amène ?

— Je ne condamne pas l'institution, au contraire, sauf quelques exceptions, je l'admire; car son objet est de répandre les sciences et d'introduire l'usage d'utiles inventions mécaniques. Si nos duchesses et nos marquises s'étoient contentées de l'honneur de souscrire pour les dépenses d'un pareil établissement, j'aurois applaudi à leur conduite; mais je pense que les lectures sont pires qu'inutiles, et pour

répondre à votre question ; ce qui m'amène ici, ce sont les journaux et la bibliothèque. »

La lecture finissant, la foule se dispersa dans les salons, et le docteur et Edward prirent affectueusement congé du vieil Ogilvy pour se rendre à leur société.

CHAPITRE VIII.

Les deux Rivales.

PAR l'influence de la duchesse de Belgrave, l'honneur d'ouvrir la campagne de 1804 à 1805 fut déféré aux Roseville. Ceux qui ne sont point initiés dans les usages, les craintes, les espérances, les plaisirs et les peines du grand monde comprendront difficilement tous les avantages que cet événement entraînoit avec lui.

Aussitôt qu'un fait si important fut connu, depuis les cercles les plus brillans jusqu'à la retraite obscure de la vieille fille la plus mélancolique, tout fut en mouvement.

Le duchesse de Belgrave donna dans cette occasion une preuve non équivoque de la supériorité de sa po-

litique, et, pour bien faire connoître la sagesse de ses combinaisons, il est nécessaire de rendre un compte abrégé de l'état des partis qui agitoient alors l'empire de la mode.

Les petites factions, employées par les différens compétiteurs pour servir leur ambition individuelle, réunies alors sous les bannières de deux puissantes rivales, cherchoient à montrer leur zèle, soit pour la cause de la duchesse de Drinckwater, soit pour celle de la duchesse de Belgrave. Le caractère de cette dernière est déjà connu ainsi que les brillans succès de ses jeunes années. Aussi ce ne fut qu'après la découverte de l'affoiblissement de ses ressources et de son crédit qu'il se trouva une femme assez hardie pour lui disputer l'empire. La duchesse de Drinckwater parut dans le monde et jeta le gant à la duchesse de Belgrave. Cet événement produisit dans la société

un bouleversement semblable à celui que la révolution française a causé parmi toutes les nations.

Avant ce cartel, refuser de se soumettre aux lois de la duchesse de Belgrave, exprimer le moindre doute sur la supériorité de son esprit et de son goût auroient été regardés comme la plus barbare hérésie. Quelles furent donc l'horreur et la surprise de ses zélés admirateurs, lorsque la duchesse de Drinckwater, élevant l'étendard de la révolte contre l'objet de leur culte, proclama un code diamétralement opposé aux principes suivis et répétés jusqu'alors! Nul contraste ne pouvoit être plus frappant; la duchesse de Belgrave avoit de la beauté, de la grâce, une taille souple et élégante, un esprit délicat et cultivé; elle parloit avec facilité; son sourire étoit enchanteur, et sa voix douce comme le chant du rossignol.

La duchesse de Drinckwater joignoit à un extérieur masculin la voix d'un batelier et le langage le plus impératif. L'une montoit à cheval, dansoit, marchoit avec l'aisance et la dignité d'une femme de qualité. L'autre, se tenoit à cheval comme une villageoise, dans son allure pédestre ressembloit à un grenadier, et dansoit comme les sorciers dans Macbeth.

D'abord la duchesse de Belgrave se contenta d'opposer le silence du mépris aux attaques de son antagoniste; mais la duchesse de Drinckwater n'en continua pas moins à désapprouver hautement les manières élégantes de sa rivale, et elle travailla avec activité à gagner des prosélites à son système de gaîté bruyante. Ses premiers succès se réduisirent à grossir sa cour de quelques ennemis secrets de la duchesse de Belgrave, qui, pour se venger d'offenses réelles ou supposées, sai-

sirent avec joie cette occasion d'humilier leur ancienne souveraine. Mais bientôt elle obtint un triomphe plus important. Le mauvais génie des Belgraves apparut sous la forme d'un joueur de flûte écossais, et la joyeuse duchesse de Drinckwater, s'emparant du magicien, introduisit les *rills*, espèce de danse vive et animée qui n'exige ni grâce ni science. La duchesse de Belgrave, protectrice des menuets, déclara que de telles gambades ne pouvoient se supporter en bonne compagnie, et les proscrivit de toutes ses parties.

Cette mesure violente aggrava le mal; car, la nouvelle danse tournant toutes les têtes, chaque bal fut ouvert par le rill favori de la duchesse de Dinckwater. Alors la guerre fut ouvertement déclarée, et le premier coup fut porté par cette dernière; car elle donna un grand gala le même soir

que sa rivale. Cette épreuve de leurs forces mutuelles donna un grand exemple de la confiance que les femmes à la mode doivent placer dans la loyauté de leurs courtisans. L'amour du changement et une sorte d'esprit révolutionnaire entraînèrent la grande majorité de la bonne compagnie à la fête de la duchesse de Drinckwater, tandis que la duchesse de Belgrave put à peine réunir assez de monde pour conserver la température de ses vastes appartemens au-dessus de la glace.

Tel fut le commencement de ses désastres qui se succédèrent avec rapidité. Un nouveau bonnet qu'elle inventa n'eut aucun succès, tandis que les chapeaux à la Drinckwater se multiplièrent à l'infini. Enfin elle parut dans une élégante voiture dont le siége très-élevé étoit couvert de la housse la plus riche : à l'instant la duchesse de Drinckwater commanda une voiture

très-basse, ayant pour siége un simple fauteuil noir, et cette invention eut tout le succès qu'elle s'en promettoit. De ce moment la duchesse de Belgrave eut la douleur de voir diminuer journellement le nombre de ses courtisans, tandis que le parti de sa rivale se fortifioit de toutes ses défections.

Cette guerre, soutenue de part et d'autre avec d'énormes dépenses, étoit devenue, depuis quatre ou cinq ans, une espèce de trève politique. La duchesse de Drinckwater avoit réussi à obtenir de brillantes alliances pour trois de ses filles, et comme si c'eût été là son principal but, aussitôt qu'elle l'eut atteint elle se retira du champ de bataille, et alla dans la solitude rétablir sa fortune un peu dérangée. Elle étoit dans les montagnes d'Ecosse, préparant quelques intrigues pour le mariage de sa dernière fille, lorsque le premier paragraphe relatif à Edward

Montagu et à lady Emilie Roseville lui parvint.

Dans la liste des admirateurs de sa fille elle avoit inscrit le nom du marquis d'Arberry ; d'abord parce qu'il devoit hériter d'un duché, et qu'elle désiroit ardemment voir sa fille duchesse ; ensuite il seroit riche, qualité nécessaire au mari de Séraphine. Ses espions, à Londres, fortifiant les rapports des journaux relativement au mariage projeté entre le marquis et lady Emilie, elle résolut de partir à l'instant pour Londres dans l'espoir de rompre cette alliance, et de séduire le marquis par les grâces que l'adroite Séraphine savoit merveilleusement déployer.

La duchesse de Belgrave apprit bientôt l'approche de l'ennemi, et, avec une sagacité que les meilleurs généraux n'auroient pu surpasser, elle se décida sur-le-champ à ouvrir la cam-

pagne avant que sa rivale pût rallier ses forces ou même prévoir le danger.

L'expérience lui avoit enseigné tout ce qu'on doit attendre de l'attrait de la nouveauté, des ressources des richesses, et de celles des talens et de l'activité. Elle sentit que le tems étoit passé où elle auroit pu vaincre l'ennemi sous son propre nom. Elle résolut de l'attaquer avec les forces des Roseville. Son influence sur leur esprit étoit tellement établie qu'il ne resta plus qu'à déterminer la nature de la fête qui devoit être donnée. Ce point important souffroit quelques débats.

Lady Roseville, avec sa modération ordinaire, proposa d'ouvrir ses soirées par une simple assemblée. Mais son avis fut combattu avec énergie par la duchesse de Belgrave qui se déclara contre les demi-mesures.

« Le succès doit être emporté d'assaut, dit-elle; tandis que la duchesse

de Drinckwater, avec la froide économie de son pays, rassemblera un peu d'argent et quelques forces pour nous combattre, il faut, par une magnificence sans bornes, par le goût, la dépense et une armée innombrable, renverser de fond en comble ses préparatifs mesquins, et d'un seul coup la réduire à l'inaction pour le reste de la saison. Je pense donc qu'il faut donner un grand bal masqué. Le vaste espace qu'offre cette maison habilement employé devient une garantie de la victoire, et quand on se rappelle l'immense richesse de lord Roseville, on ne peut hésiter sur le choix des moyens de conquête. »

L'éloquence de la duchesse prévalut: sa politique fut secondée par la vanité de lord Roseville et de son fils, et par les désirs ardens des jeunes ladys dont les cœurs palpitèrent au seul mot de mascarade.

CHAPITRE IX.

Un Bal masqué.

Le jour fixé pour la fête étant enfin arrivé, l'intérieur des appartemens de lord Roseville présenta une suite de décorations si ingénieuses et si brillantes, que les descriptions des *Mille et une Nuits* cessèrent de paroître fabuleuses. La maison formoit un vaste carré au centre duquel se trouvoient les jardins, et tout cet espace avoit été abandonné au goût de la duchesse de Belgrave et du capitaine Néville. Sous l'influence de leur pouvoir presque magique, secondé par le travail d'un grand nombre d'artistes distingués, la demeure du noble lord avoit subi la plus merveilleuse métamorphose. Les personnes invitées devoient d'abord

franchir la foule qui assiégeoit la porte d'entrée ; il leur falloit ensuite soumettre leur billet à un examen rigoureux ; ces obstacles surmontés ils étoient premièrement introduits dans un salon représentant une des plus élégantes pièces de l'alhambra des rois Maures ; là ils étoient reçus par le comte et la comtesse de Roseville sous le costume de princes Maures, entourés d'une nombreuse suite. Une troupe de musiciens éxécutoit des airs moresques.

A la suite de ce salon une longue galerie offroit une parfaite imitation d'un temple égyptien et terminoit un des côtés du carré. De là on passoit dans les jardins qui avoient été couverts d'une manière impénétrable et présentoient l'aspect d'un sérail turc. La réalité elle-même n'eût pu fournir une réunion d'objets plus séduisans. Une foule de jeunes beautés habillées en

esclaves grecques et dispersées par groupes jouissoient des plaisirs de la danse ou de la promenade. Au milieu du jardin un pavillon soutenu par des colonnes dorées étoit élégamment illuminé dans son intérieur. De riches sophas placés sur des estrades couvertes de tapis invitoient au repos le spectateur fatigué. C'étoit dans ce lieu que devoit se servir le souper du prince de Galles qui avoit fait espérer sa présence.

L'entrée de lady Emilie dans le monde étant le principal objet de cette fête, la duchesse de Belgrave lui avoit assigné le rôle de sultane turque ; on exprimera difficilement l'effet réuni de la beauté et de tous les prestiges de l'art et de la richesse, tel que l'offroit la fille de lord Roseville. Son costume étoit celui de la belle Fatime décrit si exactement par lady Montagu. « Elle avoit un caftan d'or à fleurs

» d'argent parfaitement ajusté à sa taille
» et qui laissoit apercevoir la beauté de
» son sein, seulement voilé par une
» gaze transparente; ses chausses étoient
» rose pâle, sa veste vert et argent,
» ses pantoufles de satin blanc riche-
» ment brodées; ses beaux bras étoient
» ornés de bracelets de diamans, un
» riche mouchoir turc retenu d'un côté
» par des épingles de pierres pré-
» cieuses composoit sa coëffure, et ses
» cheveux pendoient en longues tresses
» sur ses épaules. »

En quittant ce pavillon si brillamment illuminé, on rentroit dans la maison dont ce côté formoit ordinairement une galerie de tableaux éclairée par en haut; mais les tableaux avoient été déplacés, et, par les talens de plusieurs peintres, la galerie étoit devenue l'exacte représentation d'un désert de l'Arabie, à l'heure de minuit.

L'éblouissante clarté que l'on venoit

d'abandonner, et l'obscurité de ce lieu favorisoient l'illusion, et un cri de surprise signaloit l'arrivée des femmes qui se hasardoient au milieu de ces ténèbres visibles. A l'extrémité de la galerie s'élevoient les ruines d'un temple, et, par-dessus les débris d'une arcade formée par les fragmens de deux colonnes, on apercevoit l'entrée d'une caverne éclairée par la clarté d'un feu autour duquel une troupe d'Arabes étoit rassemblée.

Les rôles des Arabes étoient parfaitement joués par plusieurs jeunes seigneurs, dont le marquis de Hartley s'étoit déclaré le chef.

Les autres pièces de la vaste demeure du comte n'avoient subi aucun changement; mais elles étoient élégamment illuminées et pourvues de mets de toute espèce servis avec profusion.

Vers onze heures les masques arrivèrent en foule, et avant minuit les

salons et les jardins étoient remplis. Les dominos étoient formellement exclus, et cette défense avoit ajouté à la variété des costumes. La duchesse de Belgrave, qui avoit choisi pour elle-même le personnage de Diane, avoit aussi désigné les rôles pour la famille Roseville. Elle avoit converti le comte et la comtesse en princes Maures, et leur fils et le sien en chefs de bandits. De sa seule autorité elle avoit créé lady Emilie sultane des jardins turcs, et le marquis d'Arberry, dans un accès de galanterie, avoit voulu être le Sultan. Edward seul osa résister aux décrets de la belle duchesse qui avoit voulu le transformer en Apollon ; sa modestie lui fit rejeter ce rôle. Orné de ses grâces naturelles, il portoit le simple habit des antiques ménestrels. Les filles de la duchesse furent métamorphosées en savoyardes, et lady Pauline et sa sœur en paysannes suisses.

Le docteur Hoare, qui s'étoit beaucoup amusé du rôle d'un faiseur de dictionnaire dans une comédie à la mode, voulut représenter ce personnage; et le capitaine Néville, pour exercer à son aise sa volubilité, prit la robe d'avocat. Le duc de Dellaware sembloit avoir pris à dessein le costume d'un vieux baron anglais pour promener dans les salons l'antique lady Aurora Rumble, déguisée en nonne.

Mais, parmi les nombreux acteurs de ce spectacle momentané, un personnage captivoit l'admiration générale. Sa démarche élégante, ses manières gracieuses et son esprit brillant firent bientôt découvrir le prince de Galles caché sous les simples habits d'un grand d'Espagne; et par-tout la foule suivit ses pas.

La déesse Diane s'appuyoit sur le bras droit du prince qui donnoit l'autre à sa rivale la duchesse de Drinckwater,

représentant la Reine Elisabeth. Le prince, dans les guerres des deux duchesses, avoit gardé une exacte neutralité, et c'étoit même à ses efforts bienveillans qu'étoit due l'espèce de trève alors subsistante.

Le prince applaudit au goût et à l'arrangement des décorations et des costumes, chacun sachant par les paragraphes dont Néville avoit enrichi tous les journaux, que la duchesse de Belgrave étoit la directrice de la fête, ces éloges ajoutoient à son triomphe.

« Cependant, observa la joyeuse reine, je trouve une régularité trop froide dans l'arrangement de cette fête, dont le premier objet doit être d'amuser l'assemblée. Quand à moi, j'aimerois mieux plus de gaîté parmi ces jeunes gens et moins d'ordre et de magnificence.

— Chaque chose a son mérite, dit le prince, et je crois que le goût peut

avoir autant de partisans que la joie.

— D'ailleurs, ajouta la déesse Diane, il me semble qu'une fête à laquelle les personnes les plus distinguées du royaume sont invitées, doit être plus remarquable par le goût et l'élégance que par une gaîté bruyante. »

La reine Elisabeth dit avec un rire malin qu'elle ne concevoit pas pourquoi quelques personnes affectoient de mépriser la gaîté qui devoit être le but d'une assemblée, et ne pouvoit entrer en comparaison avec la dépense.

Ils se trouvèrent alors dans le temple égyptien où Edward Montagu avoit consenti à chanter et à accompagner un air analogue à la fête.

« Quel est ce ménestrel, demanda le prince ?

— Edward Montagu, répondit Diane.

— Quoi ! le héros de l'histoire du lac ?

— Lui-même. Et voilà le satyrique docteur Hoare ; il a pris le rôle de sir

Andrews, de la nouvelle pièce ; mais je veux l'embarrassser ce marchand de dictionnaire. Bon jour, sir Andrews. Dites-moi, je vous prie, comment expliquez-vous le mot *prince?* Cherchez-le. »

Le docteur, ainsi que la duchesse l'avoit prévu, fut un peu interdit, et elle sourit malignement. Cependant, après avoir toussé deux ou trois fois, le docteur lui dit : « Je vous aurois obéi avec plaisir, chaste Diane, mais je n'ai point de définition pour prince seul. Ce mot a un grand nombre de composés; par exemple : le prince des puissances de l'air, voyez Belzébuth ; le prince de Galles, l'espoir d'une nation, synonyme de goût, générosité, valeur, patriotisme.

— Est-ce là ce prétendu critique, dit le prince? c'est plutôt un flatteur adroit. Je vous demanderai, Sir, l'explication du mot *duchesse.*

— Ah ! Sir, dit le docteur avec un soupir, il est arrivé un accident à cette partie de mon dictionnaire; je compilois une définition dans les plus graves auteurs, lorsqu'une larme tomba sur le manuscrit, effaça le mot ; depuis ce tems je n'ai jamais eu le désir de recommencer mon travail. »

La duchesse soupira, mais, avec un ton de vivacité affectée, elle se hâta de dire : « Le menestrel a disparu, allons chercher ce phénomène. » Et elle emmena le prince précipitamment.

La reine Elisabeth resta avec le duc de Dellaware qui venoit de l'aborder. « Sir Andrews, sir Andrews, dit un masque fémelle suivi par une demi-douzaine d'autres et courant vers le docteur : nous disputons sur quelques mots, mettez-nous d'accord ; le premier, c'est mode. — Mode, dit le docteur en feuilletant son dictionnaire,

vernis dont on use fréquemment pour se donner un faux éclat. Comme la plupart des autres vernis il est d'une nature malfaisante et produit les plus étranges effets sur les personnes qui s'en servent; elles ne se couchent plus qu'au moment où le soleil se lève, et trouvent que minuit et une heure sont très-convenables pour sentir. Elles se croient très-bien parées lorsqu'elles sont à moitié nues, et font une foule de choses très-pénibles, qu'elles appellent des plaisirs, tandis que la crainte de l'ennui leur fait repousser les plus douces jouissances du cœur. Enfin, privées du pouvoir de juger, de sortir, de raisonner par elles-même, elles ne savent plus que juger, sentir et raisonner comme certains objets de leur admiration.

— Vous devriez voyager pour reformer le monde, l'homme au dictionnaire, s'écria Charles Torrington, dé-

guisé en postillon français : partons pour Paris.

— Dieu bénisse votre joyeuse majesté, dit à la reine Elisabeth, son jeune frère, sous le costume d'un matelot anglais. Le bon tems de la vieille Angleterre a fini avec votre règne. On ne sait plus dejeûner à présent, le beefsteack est détestable ; on ne vivoit bien qu'aux jours de la bonne reine Beth. Salut à sa mémoire. »

Un grand nombre de masques répétèrent en chœur ces derniers mots, et se réunirent en dansant autour de la reine Elisabeth.

Le prince et la duchesse avoient suivi le ménestrel dans les jardins turcs ou la foule se renouveloit sans cesse pour admirer la belle Sultane, faisant les honneurs de la fête avec une grace qui captivoit tous les cœurs. Le prince s'approcha, et découvrit en peu de tems que l'esprit de l'aimable turque n'étoit

pas moins richement orné que sa personne.

Cette affabilité naturelle qui encourage le mérite à se découvrir, avoit attiré Edward dans ce cercle brillant, et la conversation vive et enjouée qui s'étoit établie entre le prince, la duchesse de Belgrave, lady Emilie, le marquis d'Arberry et lui-même, l'occupoit agréablement ; quand tout-à-coup il aperçut un masque habillé exactement comme le bûcheron qu'il avoit appelé son père. Un tressaillement involontaire attira l'attention de sa société, et la belle Sultane, avec une sensibilité qui prouvoit un intérêt plus qu'ordinaire, demanda :

« Vous trouvez-vous mal, M. Montagu ?

— Au contraire..... Non..... Oui..... ce sera passé dans un instant; mille pardons. » Après ce peu de mots, il se retourna avec inquiétude vers l'endroit

où il avoit vu le bûcheron. Il étoit disparu.

« Je suis certain de l'avoir vu, s'écria-t-il avec surprise », sachant à peine ce qu'il disoit.

« En vérité, ce jeune homme est amoureux, dit la duchesse. Qu'avez-vous vu ?

— Un objet, répondit Edward, qui a ranimé en moi des sentimens trop vifs, pour que je puisse les dissimuler. Oui, je l'ai vu, et avec votre permission je vais tâcher de le découvrir. »

En parlant ainsi il jeta sa harpe sur le plancher, et s'élança hors du pavillon à la poursuite du bûcheron. Au même instant le prince sortit pour joindre son frère, le duc de C...., qui lui faisoit signe de venir le trouver.

« Notre jeune ménestrel est amoureux, lady Emilie, dit la duchesse. Cet objet qui a ranimé des sentimens si vifs doit-être une merveilleuse beauté ?

— N'a-t-il pas dit : Je vais tâcher de le découvrir? observa lady Emilie.

— Oh! c'est une ruse d'amour très-connue ; pour *le*, lisez : *la*, ma chère. — Pensez-vous réellement ce que vous dites, demanda lady Emilie en soupirant?

— Marquis, s'écria la duchesse, ce soupir est-il dirigé vers vous, ou bien erre-t-il à la poursuite de ce jeune ménestrel, à la recherche d'un objet si intéressant?

— La chaleur est excessive, dit le marquis, on pourroit vraiment se croire en Turquie.

— Lady Emilie pense comme vous, sa figure le prouve. Mais, bon Dieu! quels regards vous lui jettez! Pauvre petite, je vous plains. Les affaires de cœur sont nouvelles pour vous, mais vous, Milord, quelle honte! n'est-il pas ridicule à un homme qui a du savoir vivre et de l'ex-

périence, de se montrer jaloux? Fi! fi! Milord.

— Moi, jaloux! et de qui, je vous prie? Ce n'est pas m'adresser un compliment flatteur que de supposer qu'un misérable enfant trouvé puisse inspirer de la jalousie au marquis d'Arberry et de l'amour à la fille du seigneur qui l'a nourri.

— Si vous devenez sérieux, d'Arberry, je vous soupçonnerai réellement.

— Sérieux; oh! non : c'est une plaisanterie; n'est-il pas vrai, lady Emilie? »

Lady Emilie avoit prêté peu d'attention à ce persiflage; son esprit étoit profondément occupé de la conduite d'Edward, et de l'impression qu'elle en ressentoit. Elle se demandoit si avec les sentimens qui agitoient son cœur elle pouvoit devenir la femme d'un autre.

L'entrée de quelques personnes la tira d'embarras ainsi que le marquis, dont l'orgueil étoit plus vivement blessé que l'amour, par la jalousie que, malgré son désaveu, la duchesse avoit en effet excitée dans son ame.

CHAPITRE X.

Le Mystère éclairci.

« Être étrange, incompréhensible, se disoit Edward à lui-même, en traversant la foule des masques ! quelle jouissance trouvez-vous à vous jouer ainsi des sentimens de la nature? Mille occasions d'entrevues particulières eussent pu être saisies depuis mon arrivée ici, et c'est ce moment que vous choisissez pour paroître devant votre fils. »

Tandis qu'il erroit à la poursuite du mystérieux inconnu, il rencontra le signor Belloni avec sa nièce et sir Everard Beauchamp, tous en costumes turcs.

« Où courez-vous si vîte, jeune ménestrel, dit lady Beauchamp?

— Avez-vous vu un masque déguisé

en bûcheron, demanda vivement Edward, avec une ceinture, et...?

— Je l'ai vu, interrompit sir Everard; il a même heurté rudement lady Beauchamp et le signor. Tenez, voyez, je crois qu'il est encore là.

— Oui, oui, c'est lui, dit Edward avec émotion.

— Quel est ce personnage? vous semblez bien agité; le connoissez-vous?

— Non... oui, non.

— Non, oui, non, dit lady Beauchamp; ces trois monosyllabes sont-ils affirmatifs ou négatifs? »

Edward n'entendit pas un mot de cette remarque, il avoit couru précipitamment vers le bûcheron.

« Il faut que j'observe cet homme, dit Belloni à sa nièce; il y a quelque liaison entre lui et Montagu. Allez tous dans le désert arabe, je vous trouverai près de la caverne. »

Belloni courut après Edward, qui

chercha vainement à l'éviter; l'Italien le prit sous le bras, et, avec un air indifférent, lui adressa quelques questions frivoles, quoiqu'il s'aperçût que les yeux et l'attention d'Edward fussent fixés sur le bûcheron, qui lui tournoit le dos, et regardoit le comte et la comtesse de Roseville, entourés d'une foule nombreuse.

La première impulsion d'Edward le portoit à se jeter dans les bras de son père; mais la rencontre de Belloni lui donna le tems de réfléchir, et le désir évident que lui montroit celui-ci de découvrir qui étoit le bûcheron, éveilla à la fois ses craintes et sa prudence. Les mots, *gardez-vous du moine Belloni,* qui dans le premier moment de surprise ne s'étoient point présentés à son esprit, se retraçoient alors devant ses yeux, et, se retournant avec précipitation, il sortit de l'Alhambra.

« Où allez-vous donc, Sir, dit Bel-

loni? voilà le personnage que vous cherchiez.

— Non, répondit Edward, pour qui la dissimulation étoit une tâche pénible; je me suis trompé, ce n'est pas l'homme que je croyois reconnoître.

— Vous n'avez pas vu sa figure, comment avez-vous pu vous convaincre de votre erreur?

— Je suis sûr que ce n'est pas lui.

— Qui, qui n'est-ce pas?

— Votre curiosité semble vivement excitée, Sir.

— Votre conduite, comme tout autre mystère, est propre à la faire naître.

— Ma conduite!

— Oui, oui : je connois le monde, je vous l'ai déjà dit, et vous êtes jeune, très-jeune; mais, au surplus, vous êtes le maître de garder votre secret.

— Que voulez-vous dire, Sir?

— Que vous ne me persuaderez pas

qu'il n'y ait pas de secret lié avec ce masque.

— Signor Belloni, permettez-moi de vous dire que vos questions deviennent trop pressantes pour que cette conversation me soit agréable.

— Comme il vous plaira, M. Montagu; je vais vous paroître trop officieux; mais je ne saurois m'empêcher de penser que je puis vous être utile dans cette affaire.

— Dans quelle affaire, Signor? parlez clairement.

— Cela m'est impossible sans manquer aux lois de la politesse.

— Ecartez cette vaine considération.

— Alors permettez-moi de vous rappeler l'ambiguité de votre naissance.

— Signor.....

— Voulez-vous me laisser expliquer tout ce que m'apprennent vos regards ardens fixés sur le bûcheron, et ceux

que lui-même jette sur la comtesse de Roseville?

— Quoi! vraiment, c'est la comtesse qu'il regarde, s'écria Edward? » Et ses jambes tremblantes le soutenoient à peine.

Dans cet instant lord Barton et le marquis d'Hartley vinrent les rejoindre.

« Qu'avez-vous donc, Ménestrel, dit lord Barton? nous vous cherchions: notre caverne est remplie de charmantes captives. Sérieusement, nous avons besoin de vous; les princes sont aussi là-bas. On a beaucoup parlé de vous; il faut que vous veniez. »

Edward, absorbé par la confusion d'idées que les discours de Belloni avoient causée, ne répondit rien; il resta silencieux, et la tête appuyée sur sa main.

« Est-ce là le rôle qu'il doit jouer, dit le marquis d'Hartley?

— Je n'y comprends rien, ajouta

lord Barton. Expliquez-nous cela ; Belloni ; êtes-vous devenu muet aussi? Lady Beauchamp et son fils vous attendent dans notre caverne.

— M. Montagu a été soudainement attaqué d'un mal de tête, dit l'artificieux Italien.

— Il y a quelque chose là-dessous ; reprit lord Barton ; car j'ai trouvé Arberry et ma sœur tout effrayés d'un accès de folie qui l'a saisi dans le cabinet. Il a couru comme un chevreuil après un objet qui, de son propre aveu, excitoit un intérêt trop vif pour qu'il pût le cacher. Quelque nymphe du lac, n'est-ce pas Montagu?

— Je vous jure que ce n'étoit pas une femme, dit Belloni, en jetant sur Edward un coup-d'œil expressif.

— Voilà Néville avec sa perruque d'avocat, s'écria lord Barton, faisons-le prisonnier, et laissons les personnages inintelligibles s'appésantir sur les

émotions intéressantes et les sentimens irrésistibles ; nous n'entendons rien à cela.

— De tout mon cœur, répondit le marquis. » Et ils s'éloignèrent.

« Vous voyez, Sir, dit l'Italien, lorsqu'ils furent partis, vous voyez qu'on peut se fier à moi ; je sais garder un secret aussi bien que je sais le découvrir.

— Sir, répliqua Edward, qui commençoit à croire que Belloni en savoit plus que lui sur le compte du prétendu bûcheron, vos insinuations sont de nature à me forcer de vous en demander l'explication ; ni le lieu, ni le tems ne sont convenables ; mais je veux être satisfait à la première occasion qui se présentera.

— Je suis d'accord avec vous qu'un éclaircissement est nécessaire ; vous me verrez demain matin de bonne heure. En attendant, pardonnez-moi

cet avis, pour l'amour de lady Roseville : veillez mieux sur vous-même ; la vivacité de vos émotions mettroit sa réputation en danger. »

Une foule de masques les sépara, et bientôt Edward se trouva seul. « La réputation de lady Rosevillle, murmura-t-il. » Et l'incident du portrait dans le petit parloir lui revenant à l'esprit, il s'abandonna à l'impulsion du moment, et resta convaincu, en dépit de l'assertion du docteur Hoare, qu'il étoit le fils de lady Roseville et du prétendu bûcheron. « Oui, dit-il, je suis le fruit d'un amour illégitime : l'histoire du naufrage est une fable, et je fus placé chez un mari indignement abusé. Comment mon père souffrit-il cette infâme fourberie. »

Ici des pas se firent entendre derrière Edward ; il se retourna, et vit le bûcheron. Personne ne se trouvoit près d'eux ; et, l'inconnu, frappé de l'impa-

tience qu'exprimoit la physionomie d'Edward qui avoit ôté son masque, lui dit en italien : « Revenez à vous, mon fils, et soyez plus calme.

— On ne se jouera plus long-tems de mes tourmens, s'écria Edward ; si vous êtes mon père, serrez-moi dans vos bras ; j'abandonnerai toutes mes espérances futures pour acquérir la certitude d'être votre fils. On a fait de moi un personnage imaginaire dont le nom et l'histoire sont empruntés. Je ne veux plus remplir ce rôle. Expliquez-moi tous ces mystères, ou bien en dépit de l'impulsion de mon cœur, je vous croirai un imposteur.

— Je comprends les sentimens qui vous agitent, mon fils, et je regrette que la nécessité m'ait contraint de dissimuler même avec vous.

— Mais pourquoi vous êtes-vous déguisé ainsi?

— Pour me cacher aux yeux de

mon ennemi, jusqu'à ce que l'heure du danger soit passée. — Et quand le sera-t-elle?

— Quand le moine Belloni aura subi la mort qu'il mérite, ou au moins quand il sera dans les chaînes.

— C'est donc Belloni que vous redoutez?

— Oui.

— Alors fuyez promptement, mon père; car Belloni vous a découvert.

— C'est impossible : exceptez vous, aucune créature humaine ne me connoît, et sûrement vous n'avez pas trahi un serment sacré et volontaire.

— Oh! non : je le jure; mais lorsque vous avez disparu près du pavillon, dans l'ardeur de mes recherches, j'ai été assez indiscret pour demander à Belloni s'il avoit vu un masque déguisé en bûcheron; il m'a semblé décidé à découvrir l'objet d'un si vif intérêt, et, soit qu'il ait par hasard deviné la

vérité, soit qu'il vous ait reconnu, il m'a fait entendre clairement qu'il savoit que vous étiez mon père.

— Il ne m'a point nommé, s'écria le bûcheron avec inquiétude?

— Non.

— Je respire. C'est un nouvel artifice. Votre figure ingénue montroit le tendre intérêt que vous preniez à ce masque déguisé en bûcheron, et il s'est dit instruit d'avance de ce que vous ne saviez pas cacher. Maintenant vous conviendrez qu'il a été prudent à moi de vous laisser ignorer qui j'étois; car il auroit voulu vous arracher le secret, et, s'il avoit réussi, il n'est point de stratagême meurtrier qu'il n'eût mis en usage pour assurer son salut par ma perte. Mais, grace à sa sécurité fondée sur ma mort supposée, il marche sur l'abîme que la main de la justice creuse sous ses pas.

— Regardez, dit Edward, voilà

Belloni : celui qui lui parle à l'oreille, en robe d'avocat, est.....

— Le capitaine Néville, interrompit le bûcheron.

— Vous le connoissez donc ?

— Oui, et ses projets aussi. Il arrange dans ce moment les manœuvres frauduleuses qu'il veut employer à un jeu de hasard, où la duchesse de Belgrave doit entraîner adroitement l'héritier de votre bienfaiteur, lord Barton. Avant votre arrivée ici, ils vous avoient choisi pour victime ; mais maintenant ils ont des vues plus hautes, et la duchesse, je suis fâché de le dire, doit partager le butin.

— Je ne saurai le croire, dit Edward ; Belloni peut être un scélérat, Néville un escroc, mais la duchesse...

— Est leur complice. Son luxe et sa dissipation l'ont conduite d'erreur en erreur jusqu'au crime. Je la plains, car elle ne connoît pas l'étendue du

mal qu'elle feroit, et j'espère encore que je pourrai la sauver. Au moins le pouvoir de ce démon de Belloni sera de courte durée. Remarquez les gestes significatifs de ces fripons, continua-t-il; la pauvre dupe dont ils méditent la ruine, s'avance et va tomber dans leurs filets. »

En effet, lord Barton et le marquis d'Hartley rejoignirent Belloni et Néville.

— Ne seroit-il pas juste d'avertir les jeunes gens du danger?

— Non : car vous n'auriez que mon assertion à leur offrir pour preuve de la vérité. Laissez faire une courte expérience. Hartley a peu à perdre, et ce peu lui sera rendu par sa mère. Quant à Barton, c'est le fils de mon Amélia, je saurai le garantir. »

Edward tressaillit.

« Mes paroles vous surprennent, mon fils. Oui, de mon Amélia, je le

répète, de celle que trente ans plus tôt. . . . . »

Le docteur Hoare, qui venoit en courant, interrompit la conversation : « Par toutes les voyelles de l'alphabet, dit-il à Edward, je jure que je me suis mis hors d'haleine pour vous chercher, jeune fuyard. Il faut que vous me suiviez sur-le-champ ; le prince arrange le souper, et il vous a fait l'honneur de vous désigner.

— Pauvre Ménestrel, dit le bûcheron ! pourvu que ta jeune tête ne se remplisse pas d'idées frivoles dans cette scène de plaisirs.

— Hélas ! répondit Edward, la tristesse de mon cœur préservera ma tête.

— Vous avez le cœur triste, dit le docteur : extravagant romanesque. Un jeune homme élevé dans l'aisance, et jouissant de tous les plaisirs du luxe et de la richesse, parle de la tristesse de son cœur. Je vais voir ce que dit

mon dictionnaire à l'article *peine de cœur*.

La douleur qu'éprouve une veuve désespérée lorsque son enfant lui demande du pain en pleurant et qu'elle ne peut appaiser sa faim ; l'angoisse déchirante que ressent la femme d'un infortuné débiteur, lorsqu'il est arraché de ses bras et de ceux de ses enfans pour être traîné dans une affreuse prison ; le chagrin de celui qui, veillant près d'un lit de douleur, reçoit les derniers soupirs d'un objet tendrement aimé. Voilà ceux qui peuvent se plaindre de leurs peines ; mais...

— N'existe-t-il donc que ces seuls exemples, dit le bûcheron ?

— Beaucoup d'autres ; mais aucun qui s'applique aux acteurs d'une scène telle que celle-ci.

— Cependant, répliqua le bûcheron, il n'est pas impossible que parmi les masques il puisse s'en trouver qui

cachent sous leurs habits de fête un cœur brisé par la douleur. »

Ils entrèrent alors dans une pièce voisine du salon, mais qui ne faisoit point partie de celles consacrées à la fête : « Maintenant, écoutez-moi, continua-t-il, je suppose que dans ce bal il y ait un homme à qui s'applique ce que je vais vous raconter : Cet homme, dans sa jeunesse, devint épris du plus aimable objet ; il obtint un amour égal au sien ; mais l'extrême jeunesse de ces amans s'opposant à leur mariage, les parens de la belle Amélia, c'est ainsi que nous l'appellerons, sanctionnent leurs sermens, et fixent une époque éloignée pour accomplir leur union. Le jeune homme consent à voyager ; il parcourt des contrées étrangères ; la mer le sépare de celle qu'il aime ; mais toutes ses pensées le ramènent dans le séjour qu'habite son Amélia, et toutes ses espérances re-

posent sur l'heureux jour qui doit la lui donner pour toujours. Mais un destin fatal le poursuit, un poignard assassin est dirigé contre son cœur, et il est plongé vivant dans la tombe et dans l'oubli. Après un triste intervalle de plusieurs années presque effacées de son existence, il revient à lui, et ne recouvre la raison que pour entendre ces mots effrayans : Votre Amélia, qui vous croit mort, est mariée à un autre.

— Bonté divine ! s'écria le docteur, qu'entends-je ! par pitié ne cherchez pas à m'abuser en me racontant une histoire semblable à celle..... — Silence, reprit le bûcheron, vous ne savez pas tout. Ce malheureux réduit au désespoir parvient cependant par le secours de l'amitié, de la raison et surtout de la religion, à vaincre sa douleur et à se soumettre à la volonté du ciel ; il fait même plus encore, reconnoissant des tendres soins qu'une femme jeune, ai-

mable et compatissante a pris dans sa guérison, il l'épouse et devient père d'un charmant enfant. Ne pouvoit-il pas alors, direz vous, revenir dans sa patrie sans que la vue d'Amélia ranimât son premier amour? Non, telle étoit la singularité de sa position, qu'il résolut de ne jamais faire connoître son retour à la vie. Déterminé à mourir dans un exil volontaire, il s'enveloppa d'une si impénétrable obscurité, que même la femme de son choix et l'enfant qu'il lui devoit ne connurent jamais son véritable nom, ni le lieu de sa naissance.

— Continuez, Sir, je vous en supplie, dit le docteur avec vivacité. » Edward, qui voyoit clairement le rapport de cette histoire avec la sienne, trembloit d'impatience et d'inquiétude, mais sa langue ne put articuler un seul mot. Le bûcheron continua : « Malgré tout ce qui a été dit sur la force d'un premier

amour, celui que des mains sanguinaires avoient arraché à son Amélia, pouvoit trouver, sinon le bonheur, au moins la tranquillité, dans les bras d'une femme et d'un enfant chéris; mais le sort rigoureux l'accable d'une peine plus cruelle encore qu'un amour déçu. Il devient la proie d'une passion funeste. La jalousie s'empare de lui, et la folie suit de près ce sentiment frénétique; il menace la vie de sa femme et de son enfant. Ces infortunés échappent à sa furie et s'embarquent pour chercher un refuge dans d'autres climats. Le vaisseau qui les transportoit est englouti dans les flots, et tous les passagers sont condamnés à périr.

— Comment, tous? un enfant ne fut pas sauvé, s'écria le docteur frappé d'une lumière soudaine?

—Le père l'ignora; il vient en Angleterre pour contempler encore une fois

la demeure de ses ancêtres, et mourir ensuite dans une paisible résignation, peut-être aussi avec le desir secret de revoir sa bien-aimée Amélia. Mais quelle est l'issue de son voyage ! il découvre son enfant et acquiert la conviction de l'innocence de sa femme. Maintenant, Sir, vous avouerez que si celui dont je viens de tracer ici l'histoire se trouve en effet parmi les masques, son cœur doit être déchiré par le souvenir de la mort d'une femme innocente dont il causa la perte, et par le spectacle de la position de son fils qu'il a dépouillé de son rang, et même de son nom.

— Je m'y perds, dit le docteur, je voudrois tout croire, et cependant mille doutes viennent m'assaillir à la fois. Heureusement nous sommes seuls, on ne peut nous entendre. Supprimons les paraboles. Si mon cœur ne m'abuse pas, confirmez ses espérances. Alfred...!

Oserois-je répéter ce nom..... Alfred...?
—Ton cœur t'a dit vrai, ami si long-tems perdu..... s'écria le bûcheron ; et ôtant son chapeau il decouvrit une légère cicatrice sur son front ! A cette vue le docteur tressaillit de surprise et de joie.
— Oui, continua le bûcheron, je suis Alfred, Alfred Beauchamp. — Beauchamp ! dit Edward tremblant. Sir Alfred Beauchamp de l'abbaye ? Qui suis-je donc alors?

— L'héritier légitime de ce nom, de ces biens, et de ce titre.

— Merveille de la providence, s'écria le docteur, en se jetant dans les bras de son ami!» Et des larmes de joie baignèrent ses joues, tandis qu'Edward, pressant la main de son père dans les siennes, disoit avec émotion : « Béni soit le moment où mon père avoue son fils !

— Non seulement je l'avoue, mais j'en suis orgueilleux, et lorsque pour

l'amour de toi, j'aurai arraché des mains des meurtriers le bien de tes illustres ancêtres, c'est devant les juges assemblés que je te proclamerai mon héritier.

— N'est-ce pas un rêve? dit le docteur : le réveil en seroit affreux ; car mon cœur éprouve une joie qui lui étoit étrangère depuis bien des années.... Alfred vivant! ma vue et ma raison me confirmeront-elles ce prodige?

— Si l'ami de ma jeunesse doute encore, répliqua sir Alfred, que dois-je attendre de ceux....

— Oh! non, interrompit le docteur, ce n'est point une erreur. Je reconnois ces yeux expressifs et bienveillans; et ce noble jeune homme, m'offre une ressemblance dont j'étois souvent étonné. Bénie soit la main de la providence! Mais pourquoi ce déguisement, pourquoi cette révélation mystérieuse?

— Mon ami, dit sir Alfred, ni le tems,

ni le lieu, ne sont propres à une explication de ce genre; cette rencontre inattendue, les tourmens de mon fils, et la solitude de ce lieu, m'ont conduit à la révélation d'une partie de mon histoire; ces papiers en contiennent un récit plus suivi. J'étois venu cette nuit pour les remettre à Amélia; je vous les confie docteur, ils sont destinés à la prévenir sur cet évenement qui sera bientôt public. J'ai préparé long-tems en secret les moyens d'arracher à l'usurpation l'héritage de mes pères, et de livrer à la justice le criminel Belloni et sa prétendue nièce.

— Sa prétendue nièce? répéta le docteur, avec étonnement. — Oui, mon ami, tout est mensonge, continua sir Alfred; cette femme est la maîtresse de celui qu'elle appelle son oncle, et ce jeune homme qu'ils contraignent à jouer le rôle d'héritier de mon malheureux frère, ne lui appartient pas plus qu'à

vous. Mais, silence : on pourroit nous écouter, et une découverte prématurée fourniroit à ces meurtriers italiens quelques chances pour échapper à mes poursuites. Ainsi je vous condamne au plus profond secret.

— Nous devons céder à votre décision, dit le docteur Hoare, puisque nous ne connoissons pas tous les faits qui dirigent votre conduite ; mais j'éprouve une vive impatience d'annoncer à lady Roseville que sir Alfred Beauchamp vit encore, et que dans l'enfant, objet de ses bienfaits, il a retrouvé un fils unique ; et même je meurs d'envie d'apprendre à une certaine jeune dame que l'orphelin, dont son père prenoit soin, est maintenant l'héritier d'une antique baronie, et digne sous tous les rapports de la préférence qu'elle lui accordoit en secret. » Ces paroles du docteur firent palpiter de joie le cœur d'Edward.

« Je vous comprends, et moi-même je ne suis pas sans espérance sur ce sujet, dit sir Alfred, mais ne soyons pas trop précipités ; car si la justice et la vérité sont de notre côté il faut encore satisfaire à la loi. Je n'ai pas perdu de tems pour rassembler des preuves légales ; un témoin essentiel, que j'attendois avec anxiété, est en Angleterre depuis deux jours seulement, et arrive demain à Londres ; l'ami de votre enfance, mon fils, le vieil Adam Osborn est aussi dans cette ville.

— Digne créature, interrompit Edward ; combien de fois je l'ai vu pleurer en prononçant votre nom ! Il aura été bien heureux de vous revoir.

— Il ne sait pas encore que j'existe, reprit sir Alfred, et deux individus connoissent seuls mon histoire : l'un est le fidèle agent de notre famille Potts, qui, pour être procureur, n'en est pas moins très-honnête homme ;

l'autre est Erskine, la gloire du barreau; ce dernier joint une parfaite connoissance des hommes à celle de la jurisprudence anglaise. J'ai agi secrètement sous sa direction. Adam Osborn est venu sur la demande de M. Potts; il lui a fait savoir qu'un vieil ami de la famille, entendant parler de la vente projetée de l'abbaye et des tableaux, l'avoit chargé de les acheter, et de mander M. Osborn qu'il désiroit réinstaller dans son emploi. Cette espérance a fait venir promptement le vieillard. Je le verrai demain sous le nom d'un M. Hargrave, nouvellement arrivé de l'Amérique. C'est ainsi que je suis déjà connu dans la maison de M. Potts, où j'attends mon témoin dom Antoino della Torre, qui accourt sur les ailes de l'impatience; car il vient pour retrouver, comme moi, un fils perdu depuis long-tems. Je vois déjà votre étonnement; mais il sera

au comble quand je vous dirai que ce fils est le prétendu Everard Beauchamp.

— Bonté divine ! s'écria Edward. » Et la scène nocturne qui s'étoit passée dans sa chambre, chez lady Beauchamp, lui revint à l'esprit.

Dans ce moment un valet vint avertir que lord Roseville prioit M. Montagu de se rendre dans le pavillon ; et, tandis qu'il ouvroit la porte, Edward vit l'ombre d'une personne qui se glissoit le long du passage. « Avez-vous rencontré quelqu'un près d'ici, demanda-t-il vivement au valet?

— Oui, Sir : l'Italien qui accompagne lady Beauchamp » ; et il sortit.

« Si Belloni a entendu ce que j'ai dit, s'écria sir Alfred, ma vie et la votre sont en danger.

— La vie de mon père en danger ! alors rien ne peut me séparer de vous.

— La valeur, mon généreux en-

fant, ne préserve pas du poignard des assassins.

— Que faire, dit le docteur? Quant à moi, je dévoilerois sur-le-champ ce scélérat et je le ferois conduire en prison.

— Avez-vous donc perdu la tête, dit sir Alfred avec calme : voulez-vous par un zèle imprudent faire éclater trop tôt une mine que j'ai préparée avec tant de soin? Patience, patience, dans ce pays les actions que j'ai paru craindre sont si rares qu'elles excitent la plus vive horreur, et les périls passés m'ont donné de la prudence. Soyez tranquilles, rappelez-vous que, par l'entrée de ce valet, la providence nous a révélé le danger auquel notre imprudence nous exposoit. Notre ennemi ignore qu'il a été aperçu; ainsi ses mesures seront basées sur notre apparente sécurité, et si nous agissons avec prudence ses intentions crimi-

nelles tourneront à sa confusion et à notre avantage. Je me retire, et vous veillerez l'un et l'autre sur lui et sur sa maîtresse.

— Mais où allez-vous, mon père ?

— Chez mon agent, chez qui vous pouvez me trouver demain, si vous jugez prudent d'y venir.

— Mais il vous a entendu le nommer : il pourra vous découvrir.

— Pas aujourd'hui ; et demain, si don Antonio arrive, il sera en prison. Jusque-là, détournez ses soupçons, et l'heure de la punition surprendra le criminel. Allez retrouver votre société. Adieu, adieu. » Le docteur et Edward rejoignirent le comte à la table du prince, où lady Beauchamp et sir Everard avoient été admis à la prière de la duchesse de Belgrave. Belloni n'y étoit pas, mais quelques minutes après, il entra dans le pavillon ; les yeux d'Edward se fixèrent

sur les siens, et les regards de l'un et de l'autre exprimoient le soupçon. Belloni parla bas à lady Beauchamp et se retira.

Edward prit l'alarme; il imagina que le meurtrier de son père s'éloignoit pour consommer le crime, et sans répondre à lord Roseville qui venoit justement de lui adresser une question, il n'eut pas plutôt vu Belloni quitter la table qu'il s'élança hors du pavillon, laissant tous les spectateurs dans l'étonnement, le docteur seul excepté.

« Quelle frénésie a saisi ce jeune homme, dit la duchesse de Belgrave! Docteur êtes-vous dans le secret? est-ce une nouvelle scène d'amour? J'espère au moins que les pistolets ne sont pour rien dans tout ceci.

— Je l'espère aussi, répondit le docteur d'un ton peu rassurant.

— Plaisanterie à part, reprit la duchesse; j'ai vu le signor et le fier Mon-

tagu se jeter des regards farouches. Est-ce un duel, docteur?

— Un duel, répéta lady Roseville! Docteur Hoare, votre physionomie ne dément pas cette pensée; expliquez-nous ce que tout ceci signifie? » Le docteur éluda la question d'une manière si ambigue qu'il fortifia les soupçons au lieu de les éloigner.

« Bon Dieu! s'écria lady Emilie; personne ne songe à les suivre; personne n'a l'humanité de s'informer du danger qu'ils peuvent courir.

— Ces alarmes sont sans doute mal fondées, dit le prince; mais elles montrent une sensibilité trop aimable pour qu'elles soient négligées. » Et avec une galanterie qui fit rougir les autres hommes, son Altesse se leva. Cet exemple fut électrique, chacun se préparoit à courir après Edward, lorsqu'un bruit violent jeta le trouble et la confusion dans l'assemblée.

Les cris à l'aide ! au meurtre ! devinrent bientôt très-distincts, et un homme hors d'haleine vînt annoncer au comte qu'une altercation ayant eu lieu dans le salon entre Edward Montagu et Belloni, ce dernier avoit plongé un poignard dans le sein d'Edward ; et que, cherchant à fuir, il avoit été arrêté par les officiers de police qui veilloient au bon ordre de la fête.

Edward fut à sa demande porté tout sanglant dans le pavillon. A cette vue lady Emilie laissa échapper un gémissement plaintif, et s'évanouit dans les bras de sa mère.

Le docteur Hoare à genoux soutint Edward, qui, foible, pâle et presque mourant, dit en montrant lady Beauchamp : « Qu'on s'assure de cette femme. » Ensuite se tournant vers le docteur, il ajouta d'une voix qu'on entendoit à peine : « Les papiers, les papiers expliqueront tout ; donnez-les

maintenant à lord Roseville. Envoyez chercher mon père, et si je meurs sans le voir, dites-lui que mes dernières pensées furent pour lui et pour un objet qui, si j'avois vécu plus long-tems.....» Un évanouissement causé par la perte de son sang l'empêcha de continuer; et le pavillon offrit une scène de douleur et de confusion. L'attention se partageoit entre Edward, lady Emilie et lady Beauchamp; enfin on emporta les deux premiers dans leurs appartemens, et la dernière suivit en silence, avec son prétendu fils, les officiers de police qui avoient déjà fait conduire l'assassin en prison.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE DEUXIEME VOLUME.

CHAPITRE Ier. Une Nouvelle, *page* 1
CHAP. II. Surprise 21
CHAP. III. Le Paragraphe 48
CHAP. IV. Changement soudain 63
CHAP. V. Le Théâtre de Cowent-Garden 81
CHAP. VI. Une Victime de la mode 97
CHAP. VII. L'Institution Royale 133
CHAP. VIII. Les deux Rivales 146
CHAP. IX. Un Bal masqué 156
CHAP. X. Le Mystère éclairci 174

Fin de la table du deuxième Volume.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 055292129